Anno XXII. 27 Gennaio 1895. Num. 4.

L'ILLUSTRAZIONE ITALIANA

SOMMARIO DEL NUMERO 4:

LA PREFAZIONE FRANCESE
AL NUOVO LIBRO DI ANGELO MOSSO.

Come abbiamo detto, è uscito a Parigi in un bel volume dell'antica casa scientifica Germer-Baillière, ora F. Alcan, la traduzione francese del recente libro del prof. Mosso, intitolato: *l'Educazione fisica della gioventù*. La traduzione è fatta molto bene dal signor J.-B. Bahar, ed è preceduta da una importante prefazione del commandant V. Legros. Non possiamo riprodurre tutte le 42 pagine di questa prefazione che è un vero lavoro sulla materia stessa; ci contenteremo di citare la prima pagina e l'ultima.

Ecco l'esordio in cui parla dell'autore:

Qu'un physiologiste éminent, possédant depuis longtemps dans le monde scientifique tout entier ses lettres de grande naturalisation, ait formé le dessein de se présenter au public français sous les auspices d'un militaire, c'est une détermination qui ne peut manquer de causer quelque surprise. Nul à coup sûr n'en sera plus surpris que nous ne l'avons été nous-même quand notre ami le Dr Mosso a adressé à notre bonne volonté un appel aussi flatteur qu'embarrassant.

Notre perplexité était surtout motivée par le fait que nous savions un homme, et un seul homme au monde, qui possédait pleinement l'autorité nécessaire pour pouvoir sans présomption se constituer ainsi le parrain du Dr Mosso: nous avons nommé le Dr Marey. Mais notre illustre compatriote, à qui nous faisions part de ce scrupule, considère le Dr Mosso comme parfaitement capable de porter haut, sans aucune assistance, le drapeau de la physiologie. D'autre part, il estime qu'une œuvre d'éducation physique n'est pas complète tant qu'il ne s'y est point fait entendre une note de soldat; et, à tort ou à raison, il nous fait l'honneur de nous tenir pour un soldat dont la note peut être entendue avec quelque profit.

En présence d'un tel assentiment, il nous semblait difficile de décliner plus longtemps l'invitation qui nous était adressée; et nous ne nous sommes pas cru en droit de laisser échapper une telle occasion d'affirmer une fois encore cette union intime des sciences militaires et des sciences expérimentales, qui constitue l'objet de la technologie militaire, à la réalisation de laquelle toute notre carrière a été consacrée....

Dopo essersi addentrato nell'argomento con un minuto esame conclude:

Cette vérité semble avoir été comprise par toutes les nations modernes, qui toutes se sont résolument mises à l'œuvre en ce sens. Et, au milieu des terreurs que ne peut manquer de faire naître pour l'avenir la militarisation actuelle de toute l'Europe, c'est un spectacle réconfortant de constater que, jusqu'ici, elle n'a eu d'autre conséquence effective que de déterminer un concert universel d'efforts communs pour enrayer la décadence physique et morale des races civilisées.

Tous ces efforts cependant demeureraient stériles s'ils n'étaient soumis à une direction rationnelle. C'est ce qu'ont également senti tous les gouvernements qui, de toutes parts, font appel aux lumières de leurs savants les plus autorisés. Dans ce mouvement général des esprits, la ville de Paris a tenu à honneur d'affirmer sa place à l'avant-garde de la civilisation; et, dans cette préoccupation, elle a institué cette station physiologique du Parc des Princes, où, par des travaux impérissables, le Dr Marey a marqué à notre génération le point de départ et la voie à suivre, en même temps qu'il accumulait, pour l'usage de la postérité la plus reculée, les documents authentiques à l'aide desquels elle pourra mesurer l'espace parcouru et les progrès réalisés.

Parmi tous ceux qui, tant en France qu'à l'étranger, se sont engagés dans la voie ainsi tracée il convient de citer au premier rang le Dr Mosso, que préparait particulièrement à cette tâche son existence cosmopolite, existence modèle de savant de notre époque. Pour lui, en effet, les milieux universitaires de Leipzig ou de Cambridge n'ont pas plus de secrets que son propre laboratoire de l'université de Turin, sur lequel ses recherches originales jettent journellement un si vif éclat. Tandis que sa science lui ouvrait toutes les portes, son caractère lui assurait toutes les sympathies. Également initié à toutes les méthodes, il pouvait ainsi en suivre sur place les conséquences, en se mêlant à l'existence intime des sociétés dans lesquelles elles se reflètent. De tous les souvenirs de ses pérégrinations en dehors de son pays, disons cependant que celui vers lequel se portent plus particulièrement ses prédilections est celui de la station du Parc des Princes et de son chef vénéré, dont, bien que depuis longtemps passé maître lui-même, il se plaît toujours à se reconnaître l'élève.

Dans la comparaison à laquelle procède le Dr Mosso entre les méthodes auxquelles l'opinion s'est arrêtée dans les différentes contrées pour l'éducation physique de la jeunesse, son éclectisme éclairé repousse au même degré la gymnastique compassée des Allemands, et le faux militarisme de nos bataillons scolaires, pour se rallier à la formule anglaise: celle des jeux de plein air, qui forment les caractères, en même temps que les muscles, et qui développent au plus haut degré chez l'enfant, avec la confiance en soi-même, le sentiment de la responsabilité dans la liberté. Il s'arrête toutefois avec complaisance à la méthode suédoise, si bien étudiée par M. Demeny et le Dr Lagrange; méthode conçue dans un véritable esprit scientifique, en vue d'assurer chez la jeunesse l'équilibre du développement des muscles et l'harmonie de toutes les fonctions de l'organisme, sous un climat dont la rigueur rendait impraticables pendant la plus grande partie de l'année les sports tout extérieurs des écoliers anglais.

En nous demandant de convier en son nom le public français à porter en dernier ressort sur ses conclusions un jugement qu'il prise au-dessus de tout autre, notre ami, séduit par notre programme et gagné par notre conviction, était désireux de nous voir marquer la place de *L'éducation physique de la jeunesse* dans le cadre de la technologie militaire. Ce n'est, hélas! que dans un cadre à peu près vide qu'il nous est donné de le présenter. Nous croyons toutefois avoir suffisamment montré que ce cadre est à la taille des problèmes scientifiques et sociaux les plus variés, sans en excepter les problèmes physiologiques. Nous laissons à l'ouvrage de faire voir quel relief en reçoit leur solution, et avec quelle vigueur s'y accuse, au point de vue de la paix comme au point de vue de la guerre, leur influence sur les destinées des nations et sur l'avenir de l'humanité.

V. LEGROS.

REBUS.

TIMIDEZZA POVERTÀ

Spiegazione del Rebus N. 3: **La solitudine fa scrivere perchè fa pensare.**

SCACCHI
Problema N. 911
di J. V. Piluacch di Praga.

Nero.

A B C D E F G H

Bianco.

Il Bianco col tratto matta in 3 mosse.

Soluzione del Problema N. 907
(K. S.)

BIANCO	NERO
1 D g3-h3	1 A d4-c3
2 P d2-d3 +	2 R qualunque
4 D h3 matta	

con varianti.

Solutori: Sigg. Giulio Grattoni, Trieste; Federico Labella, Isernia; Conte Alfonso Visconti di Saliceto, Cornaaco sul Naviglio; Dilettanti del Caffè Servi, Bologna; S. Fioravanti, Firenze; A. Mottini, Mantova; Croci Cesare, Milano; Dott. A. Marlini, Caltanissetta.

Dirigere domande alla *Sezione Scacchistica* dell'ILLUSTRAZIONE ITALIANA, in Milano.

Spiegazione della Parola a Z N. 3:

PALESTRINA
COSTANTINO
MARGHERITA
BUONARROTI
TEMISTOCLE
COLASCIONE
PALEOGRAFO
MALMANTILE
SALAMANDRA
PALESTRINA

Spiegazione dell'Acrostico semplice N. 3:

MELI
ITALIA
LINGUA
ARMONIA
NAJADI
OFELIA

L'ILLUSTRAZIONE ITALIANA

Anno XXII. — N. 4. — 27 Gennaio 1895. Centesimi Cinquanta il Numero.



I Ras del Tigrè di ritorno dalla festa del Mascal (disegno di E. X., da schizzo di L. Naretti).



Il comm. Gennaro Celli.

CORRIERE.

Quando scrivevo otto giorni sono, quasi scherzando, della piccola velleità di ribellione manifestata dai giudici del Tribunale di Roma contro S. E. il guardasigilli, non prevedevo un atto di tragica ribellione della malvagità umana contro uno dei più elevati rappresentanti della giustizia.

Nel pomeriggio di giovedì scorso, il commendatore Gennaro Celli, procuratore generale presso la Corte d'Appello di Milano, era barbaramente sgozzato — è la parola esatta — da un assassino fattosi introdurre con un falso nome, con un pretesto, nel suo gabinetto. Pare impossibile che in un momento, nel quale è dichiarata guerra aperta fra le violenti e malvagie passioni di ogni specie ed il principio d'autorità e di disciplina che tende a contenerle e a frenarle, il primo malfattore capitato possa trovar facile accesso presso il capo dei rappresentanti della legge, presso chi ha l'alta missione di ricercare i rei e d'invocare sopra di loro tutto il rigore della giustizia. Ma si capisce perfettamente che un vecchio magistrato, di 67 anni, si senta agguerrito, difeso dalla propria integrità, dal proprio carattere, dalla propria autorità, e non tema gli agguati.

Pur troppo il procurator generale Celli si mostrò fidente! Nè gli valse il coraggio, veramente ammirabile in un uomo di quell'età; il quale, già ferito di coltello alla fronte, alzandosi barcollante ne' passi ma fermo nell'animo, fissando in volto l'assassino che coll'arma tagliente ed acuminata inseguiva lui inerme, si diresse verso l'uscio presso cui cadde con la gola orribilmente squarciata, vittima del dovere.

Troppo fitto è ancora il velo che circonda tale misfatto. E senza aver punto la tendenza poliziesca di vedere da per tutto complotti e sognar congiure, si ha tutto il diritto di pensare che il colpo sia stato meditato, pensato fra le mura di qualche penitenziario, ed Antonio Realini, di Laveno, sia stato semplicemente il mandatario di una tenebrosa congrega di malfattori, che apprezzavano in lui il sicario di fiducia, stato in carcere 18 anni sopra 21!

*

Si arriverà mai a sapere la verità sulle cause del delitto? V'è da disperarne. Non soltanto perchè le condizioni anormali dell'ora presente tolgono la calma e la serenità della mente a chi dovrebbe incaricarsi di ricercarle; non soltanto perchè la frequenza e lo straordinario carattere di alcuni delitti aumenta la tendenza a voler vedere da per tutto le traccie d'una congiura; ma anche perchè accadono incidenti tanto grotteschi che, come si suol dire, fanno cadere il pane di mano. Quando, per esempio, i funzionari di pubblica sicurezza raccolgono in via Borgonuovo, a Milano, una scatola piena di materie esplodenti e, portatala in Questura, hanno il talento di tenervela in deposito fin quando non scoppi, v'è da meravigliarsi se finora tutti gli edifizi pubblici non sono saltati in aria, se tutti i magistrati del regno non hanno passato dei brutti quarti d'ora. Intanto la serie, aperta tragicamente con l'assassinio del procuratore generale Celli, è continuata con le lettere minatorie al procuratore del Re a Mantova....

Ma la ribellione non è soltanto contro i magistrati; è contro chiunque rappresenta una superiorità, sia d'intelletto indipendente, sia una superiorità di ricchezza, di educazione, o semplicemente di grado gerarchico. È una guerra dichiarata contro chiunque rappresenta l'ordine, l'autorità, la disciplina, i tre principii fondamentali d'un ordinamento sociale battuto in breccia da tutte le parti. Quel povero Bendoni, capo stazione di Milano, non è forse un'altra vittima di questa guerra? È morto l'altro giorno, morto assassinato egli pure, da un sottoposto che, ingiustamente, gli attribuiva un atto di parzialità a suo danno. Ma ormai non si guarda tanto per il sottile: gli animi sono guasti, le menti inebbriate, il coltello pronto. È facile arrivare a quello stato di irresponsabilità, di quasi incoscienza nel quale si commette facilmente il delitto, quando l'eccitamento diventa una condizione normale dell'esistenza, ed è spesso e volentieri accentuato dai vapori dell'alcool. Quanti drammi, quante tragedie, quante ribellioni esistono in embrione dentro quelle file di bottiglie, dai cartelli policromi, che fanno bella mostra negli scaffali de' liquoristi! E quante belle tirate vi sono dentro contro la responsabilità dell'ordinamento sociale in siffatti delitti! Quante belle tirate contro il privilegio! I "privilegiati„ — ne conosco di quelli che lavorano più di dodici ore da quarant'anni e non se ne dolgono — vedete qualche volta come rispondono alle tirate! Vedete la famiglia dell'assassinato capostazione Bendoni che, con carità vera ed esemplare, con abnegazione ammirabile, vuol provvedere alla sussistenza d'un minorenne innocente, figlio dell'assassino Celada.

A Milano, continuano, pur troppo gli assassinii. Una povera vecchia, madre d'un medico, in voce di danarosa, è trovata, una mattina, nella propria casa, scannata; è così trovata dal figlio suo, che è andato a recarle, come suole, il buon giorno.... Immensa l'impressione in tutta la città, dove in una settimana furon commessi tre assassinî e trovate tre bombe. Anche l'assassino della povera vecchia fu scoperto ed arrestato; è un sarto calabrese che pare abbia sulla coscienza altri reati di questo genere.

*

A temperare la tristezza, sono venute in buon punto le vittorie d'Africa. È venuta la prima, è venuta la seconda.... poi la terza vittoria d'Africa. Ormai lo sanno tutti; e le congratulazioni sono piovute al generale Baratieri.

Il Baratieri è stato un vero fulmine di guerra per i Tigrini. Non so veramente su quali dati si fondino coloro che lodano in lui "la tattica di Garibaldi„; fatto sta che egli ha raggiunto Mangascià a Senafè e gli ha dato il resto, non più a fucilate, ma a cannonate. Ho detto otto giorni sono che il ras tigrino pareva, all'aspetto maestoso e imponente, un imperatore da opera seria disposto a farci rappresentare un'opera buffa; ma oggi son costretto a ricredermi. Uno che scappa, lasciando i propri regali indumenti nella sua tenda, non può più pretendere a parere neppure un imperatore da scena. E insieme cogli indumenti vi aveva lasciato anche delle lettere "riservate„ russe e francesi. Chi gliele leggeva?

Intanto arrivano narrazioni più particolareggiate dei recenti combattimenti. Quello di Coatit dev'essere stato qualche cosa di veramente imponente e terribile. Vedere il furore di dodicimila tigrini andare ad infrangersi tre volte contro la intrepidezza di tremilacinquecento de' nostri soldati, dev'essere stato un grande spettacolo, al quale non si può pensare senza provare un sentimento di soddisfazione. Ma non bisogna ripeterli troppo spesso tali spettacoli! "Quando lo sforzo si fece decisivo, supremo, s'impegnò intorno alla bandiera italiana, intorno al generale, il combattimento più sanguinoso.„ Così telegrafa Mercatelli. Mi par di vederlo il Baratieri, calmo,



Il capo-stazione cav. Bendoni.

imperturbabile, col suo *pincenez* d'oro sotto l'elmetto indiano. Ma quale battaglia si doveva combattere anche dentro il suo cuore, poichè egli sentiva in quel momento d'avere in mano la nostra gloria militare, il nostro avvenire coloniale; sentiva che, s'egli vinceva, tutta l'Europa ci avrebbe lodati; s'egli perdeva.... sarebbe stato un vero disastro per l'Italia e.... per lui. Perchè noi siamo un popolo troppo impressionabile e il coro delle lodi si sarebbe convertito in coro di censure non soltanto se il Baratieri avesse perduto, ma anche se la vittoria non fosse stata completa. A tanti non è bastato il primo combattimento di Coatit per tirare il respiro e persuadersi che l'essere italiani non obbliga a farsi battere sempre, anche dai Tigrini: c'è voluto il secondo, c'è voluto il cannoneggiamento di Senafè e la fuga del ras senza indumenti per finire di persuaderli che abbiamo vinto e che il Baratieri sa il fatto suo.

■

Sicuro! Siamo lontani dalla fine: l'ho detto e lo ripeto. Ma non tutto si può finire da un giorno all'altro. Anche il Crispi ha combattuto la sua giornata di Coatit contro l'onorevole Saracco, intenzionato a ribellarsi ai decreti-legge, alla chiusura della sessione, allo scioglimento della Camera. Il Crispi ha vinto senza bisogno di un combattimento di Senafè: il senatore Saracco non è fuggito dal ministero de' lavori pubblici senza indumenti; anzi si è rassegnato a restarvi, e ad inaugurare insieme col collega e concittadino Ferraris anche il *Telegraphicon*, una esposizione telegrafica, con fiera e lotteria, che si farà a Roma a cura di tutti i telegrafisti del regno a beneficio dei danneggiati dal terremoto in Sicilia e in Calabria.

Il Crispi ha vinto e il decreto di chiusura della sessione è stato firmato. Ma siamo lontani dalla fine, e quanto! E poi, si può sapere quale sarà la fine? Le elezioni generali hanno di comune con il giuoco del lotto i numeri e l'urna; due strumenti egualmente pericolosi. Si può servirsene per estrarne un buon terno o un buon deputato, ma si può anche rimettervi di tasca la giuocata. È accaduto altre volte. Intanto prepariamoci ai più strani accoppiamenti. È strano che tutti i partiti dichiarano di confidare nel buon senso degli elettori; ma il buon senso d'un solo colore non può soddisfare a chi ha opinioni di colori diversi. Fra i tanti buon sensi quali il migliore?... Secondo l'onorevole Bonacci, pare che consista nell'essere, come il personaggio di Paolo Ferrari, fra il sì e il no di parer contrario.

Ex guardasigilli del ministero Giolitti — cioè uno dei guardasigilli, poichè quel ministero ne uccise uno, ne fece scappare due, e capitombolò con il quarto — ex guardasigilli del ministero Giolitti, il Bonacci dice che non poteva aver considerazione e che fece nascere l'anarchia morale in cui ora viviamo. Al ministero Crispi rende giustizia per aver accettato il potere in momenti difficilissimi ed averlo bene esercitato.... fino ad un certo punto; e dopo ciò non gli risparmia censure. Come si decideranno a pensare

gli elettori di Jesi, patria di Federico di Svevia? Vattel'a pesca! Perchè non è sempre vero che i deputati rispecchino le opinioni del paese che li ha mandati alla Camera. In Toscana, è accaduto, pochi giorni sono, un fatto curiosissimo. Un deputato, che porta un gran nome storico e di uno storico, è andato a fare un discorso di opposizione nel suo collegio. Gli elettori l'hanno ascoltato, l'hanno applaudito: poi la stessa sera, hanno firmato tutti un indirizzo a Crispi, come un sol uomo!

■

Il mondo, press'a poco come il moro di Venezia è.... *quello che è*. Ma non manca di profonde virtù; virtù che gli onesti venerano quando non ne ignorano l'esistenza. Pur troppo, in questa bella fine di secolo, la stampa che racconta e descrive tutti i passi dei malfattori, tace delle virtù grandi; ed è bisognato che la signora Clementina Lanza, la vedova dell'integro ministro, morisse a Roncaglia perchè sette ottavi degli Italiani non analfabeti sapessero che fu modello di modestia, di senno, di carità; e che, dopo aver fatto alla patria il sagrifizio di vivere tanta parte dell'anno lontana dal marito, perchè la modestissima loro sostanza non permetteva ad ambidue di vivere lontani da casa — essa si consacrò fino all'ultimo giorno della sua vita al bene dei poveri. Com'è sublime la sua risposta a chi in nome di S. M. il Re la sollecitava ad accettare una esigua pensione di 1200 lire dell'Ordine Mauriziano: "No, — ella rispose con semplicità: — no, perchè, se *egli* lo sapesse, ne soffrirebbe!..."

Quando si ripensa ad un *paletot* color tabacco che *egli*, Giovanni Lanza, ha portato almeno per quindici anni e portava ancora quand'era collare dell'Annunziata, non si può trattenersi dal pensare a molte altre cose!... Ma che colpa abbiamo noi se non se ne trova più di quella stoffa!...

Cola e Gigi.

PAOLO OSS-MAZZURANA

PODESTÀ DI TRENTO.

L'impressione prodotta in tutto il Trentino dalla morte del podestà di Trento[1] è indescrivibile; ed i funerali che gli vennero fatti, superarono per solennità, e concorso di persone, l'aspettativa di tutti, che era pur grande. L'intera città era in lutto; e tutti i comuni della regione, e quelli pure del resto della Venezia Giulia, si fecero rappresentare.

Ma chi era questo signor Oss-Mazzurana? In fine, egli era niente più di un Podestà, di un sindaco d'una cittadina di 20 000 abitanti, perduta lassù fra i monti, della quale si parla molto, pure conoscendola assai poco. Perchè adunque tanto lutto? E perchè mai tanto fracasso? Visto che le faccende del Trentino, e della sua graziosa capitale, non sono molto note, una risposta a tali domande, una spiegazione di tali quesiti, ci sembra più che opportuna.

■

Quasi tutto il resto del Trentino (e può dirlo chi lo ha visitato, e più volte, in tutte le sue valli, anche le più remote), non dà grandi segni di risorgimento economico; ma come mai il suo capoluogo da una quindicina d'anni, non sembra più quello? Se le industrie, l'agricoltura, il commercio sono in continua decadenza, come mai la città ogni giorno più s'allarga e si abbellisce? Chi rivede Trento dopo pochi anni di assenza, non la riconosce più. Davanti alla stazione gli si presenta un vago giardino, che accoglie allegramente il forestiere; presso la stazione trova la nuova Via Acconcio a destra, ed a sinistra le Vie Gazzoletti e Romagnosi tagliate dalla Via Vanetti; presso Piazza d'Armi vedrà nuove caserme, tribunale, il giardino Garzetti, e le Vie Pilati e Barbacovi e (finita in due anni), la Via Grazioli; ed attorno al nuovo e grandioso fabbricato scolastico corrono già le Vie Rosmini, Prati, Maffei, Vittoria. Interi quartieri nuovi sono sorti come per incanto oltre l'Adige; a Piedicastello si erigono case operaie, la popolazione è aumentata; il soldo corre; *incipit vita nova;* e la luce elettrica illumina profusamente questo rigoglio di vita.

E chi fu il mago che, in mezzo ad un deserto, fece sorgere un'oasi fiorente? Chi fu il taumaturgo che seppe trasformare ozio e miseria in lavoro e ricchezza? Questo mago, questo taumaturgo fu l'uomo di cui oggi si piange la perdita: Paolo Oss-Mazzurana, commerciante, è figlio del proprio lavoro, morto all'età di anni 58. Fu Podestà dal 70 al 73; ma poi il partito dei nobili lo rovesciò; ritornò al potere nel 78, ed allora incominciò ad attuare i suoi progetti, e a fare dei suoi sogni altrettante realtà; e la utopia di ieri è diventata la realtà d'oggi. Fu rieletto poche settimane or sono, perchè si sperava ancor molto da quell'uomo, sebbene vivo solo a metà.

■

L'Oss-Mazzurana vide l'avvilimento in cui era caduto il paese in causa delle sue tristi condizioni economiche; e vide anche che, se tale decadenza continuava, non sarebbe più stato possibile sostenere la lotta politica per l'autonomia provinciale e per la difesa della nazionalità; comprese che l'amministrazione provinciale innsbruckese avviava il paese ad una totale rovina per meglio dominarlo; e si convinse che era necessario di far risorgere Trento (cuore del corpo ammalato), ed organizzare un'amministrazione intraprendente, attiva, a larghe vedute, con l'intendimento di predisporre l'avvenire, far vedere al paese che non doveva sperare salvezza che da sè stesso e che poteva aiutarsi colle sole proprie forze, e dare a tutta la regione un centro di attività e prosperità, intorno a cui potessero riunirsi le altre valli, e riprendere coraggio nell'abbandono in cui erano state lasciate.

■

Il vasto progetto è riuscito in grazia dell'indefessa attività del Podestà, che ha saputo scoprire ed utilizzare le forze migliori della città. Cominciò col riordinare la gestione finanziaria, e, sanate le piaghe vecchie, pensò alle grandi novità.

Danari in cassa non ce n'erano; debiti eterni non ne voleva; tasse nuove e generali non pensava imporne; e pure aveva deciso di fare, e molto e bene.

Aveva stabilito di allargare la città, ma non c'erano spazi liberi; e pure voleva allargarla!

Cominciò coll'entrare in trattative private coi possessori di ortaglie; conchiuse dei contratti preliminari per circa 230 000 franchi; li presentò alla rappresentanza cittadina, e se li vide approvati. A sera della città, fra essa e l'Adige, si alzava un'alto muro merlato; e mentre gli archeologi discutevano se quel muro si dovesse a Re Teodorico, od a qualche principe-vescovo di Trento, il podestà lo fece abbattere, e così finì la questione ed allargò la città. Vendette poi quei pezzi di orto a privati; e ne ricavò tanto da sopperire alla spesa fatta, e gli restò per niente il terreno necessario alle nuove contrade.

■

Egli volle poi che, come aveva lui un bel giardino nella sua villa, così un bel giardino dovesse averlo il popolo; e pensò allora al denaro necessario per questa spesa e pel riordinamento delle nuove contrade. Fece allora.... un debito; ma a differenza di quanto si fa nel nostro Regno, volle che ad ogni nuova spesa corrispondesse una nuova entrata, e che ogni debito fosse ammortizzabile. Fece votare una tassa sul *pane di lusso;* e questo bastò a pagare gli interessi e gli ammortamenti del debito fatto.

■

Il Governo impose alla città di fabbricare nuove e grandi caserme, delle quali avrebbe pagato l'affitto; e la cosa si fece presto e bene. Un debituccio d'un milioncino di franchi colla Cassa di Risparmio (un Istituto modello di cui è direttore un valente economista e scrittore, Vittorio Riccabona) fu subito fatto; le caserme sorsero; il Governo ne paga un affitto che basta per interessi ed ammortamento; e fra parecchi anni la città possederà libero questo grande capitale fruttifero.

Poi l'Oss-Mazzurana pensò: Altre città si vantano dei bei teatri; io voglio che Trento si vanti di un sontuoso fabbricato scolastico. E i denari? È presto fatto; un debito di un milione di franchi colla Cassa di Risparmio. Questa poi, con una opportuna combinazione, preleva l'interesse ed un per cento d'ammortizzazione su questo capitale dagli utili annui dell'Istituto, d'altronde devoluti alla città. Si aprì un concorso; si presentarono 32 architetti; vinse Carlo Hinträger di Vienna; si diede mano all'opera, ed il grandioso palazzo in stile del Rinascimento è finito, è frequentato da 2000 speranze della patria. È lungo metri 73 e largo metri 45; ha la facciata in pietra di Trento; l'atrio sostenuto da colonne di granito di Baveno; sale spaziose; 50 aule di scuola, arredate secondo i sistemi più moderni e perfezionati; caloriferi e ventilatori; e perfino stanze per bagni e doccie ad acqua calda e fredda. Che volete di più?[1]

Ma prima ancora, il Podestà aveva pensato ad un Asilo infantile, che è una bellezza, e che può contenere sin 400 bambini, e quando fu finito, e si trattava di pagare, un signore generoso — Pietro Pedrotti — levò questo pensiero dalla mente del capo della città, e pagò tutto di propria saccoccia: qualche cosa come un 250 000 franchi. Certo queste sono fortune che non toccano tutti i giorni; ma è vero però che *fortes fortuna adjuvat!*

Ma l'uomo non vive di sola scuola, che ci vuol anche la carne; e si pensò ad un nuovo e grande macello, che è ora compiuto. Ma anche qui patti chiari prima. Un soldetto di aumento per ogni chilogramma di carne, e contratti coi macellai per i locali che occuperanno. Tutto fu combinato; ed il macello ora funziona egregiamente.

■

Ma non posso però tacere dell'impresa più grande e meravigliosa dell'Oss-Mazzurana. Una grande caduta d'acqua vicino a Trento non serviva che a portar danni ed a minacciare, ad ogni nuova piena, la città; ed egli pensò di voltare il male in bene ed approfittare del Fersina devastatore, per dotare Trento di tutti i vantaggi delle moderne scoperte elettriche. Viaggiò egli stesso (perchè non si accontenta di buttar lì una idea, ma vuole svilupparla personalmente sino nei più minuti particolari), e fece viaggiare l'ingegnere municipale Apollonio per tutta l'Europa, a studiare le più importanti scoperte ed applicazioni dell'elettricità; osservarono, studiarono, calcolarono; e quando fu ben persuaso lui dell'utilità dell'opera, l'Oss-Mazzurana persuase il Consiglio comunale, senza dar guadagni ai soliti imprenditori filantropi, di derivare l'acqua dal Fersina in una condotta forzata per procurare circa 600 cavalli di forza, e per fare un impianto da fornire a tutta la città luce e forza elettrica.

Il progetto è ora un fatto; la spesa fu di oltre due milioni di lire, ma i redditi non solo bastano per gl'interessi, ma v'è anche un margine sufficiente per l'ammortizzazione del capitale. La città è illuminata da lampade per 18 000 candele complessive di forza, senza contare le numerose lampade da 900 candele ciascuna, poste alla stazione, nel giardino, nelle piazze; sono distribuite ai privati oltre centomila candele, e la forza elettrica è applicata nel grandioso molino Bortolotti ed in molte altre industrie in quantità di oltre duecento cavalli; ed in cinquanta anni il municipio avrà pagato anche questo debito, avrà la luce elettrica per nulla, e potrà fornirla ai privati ad un prezzo assai basso.

■

In grazia di tutta questa feconda attività, capirete come il Trentino intiero affissi lo sguardo verso Trento, ed attenda da qui l'impulso e coraggio per affrontare la triste situazione econo-

[1] Non ci fu possibile trovarne il ritratto. Se qualche gentile associato ce lo fa avere, gliene saremo grati.

[1] Di questo bel fabbricato dell'architetto viennese abbiamo dato i disegni alla pagina 276 del I sem. 1892.



FELICE FAURE, nuovo presidente della Repubblica Francese.
(Fotografia Manfredi e Quintal, di Parigi.)

mica e politica, ed organizzare tutte le forze del paese, senza comprometterne la dignità con mendicati sussidii. È cosa di certo notevole il veder come questa piccola città, tanto nominata e sì poco conosciuta, abbia trovato il coraggio di seguire tutte queste iniziative, senza avere alcun soccorso nè dalla provincia, nè dal governo, e solo con una seria organizzazione delle proprie forze; ed il merito principale di ciò si deve proprio attribuire, lo ripeto, al podestà Paolo Oss-Mazzurana, di cui non senza ragione si piange ora la perdita immatura.

Mi domandate se quest'uomo ebbe nemici ed avversari? Ma sicuro che ne ebbe, come ne hanno tutte le persone brave, che lavorano per il bene del proprio paese. Sono i minchioni che non vengono combattuti da nessuno, perchè non destano nè invidie, nè gelosie: ma chi lavora sa che la minor fatica sta nel lavoro, e la maggiore nel superare gli ostacoli opposti dagli avversarî. Qualche tempo addietro s'erano sparse perfino ciarle di fallimento del municipio, che doveva trascinare nella sua rovina la Cassa di Risparmio.

Fu sopratutto l'amministrazione provinciale tirolese d'Innsbruck che vide di mal'occhio come, coi soli proprî mezzi, senza bisogno di picchiare alla cassa provinciale, una città sorse a gareggiare colla florida ed impinguata città bagnata dall'Inn, per bellezza di costruzioni e progresso d'istituzioni; e quella Dieta fece al Podestà di Trento la più forte ed ingenerosa delle lotte, e giunse sino a votare una mozione di biasimo contro l'amministrazione comunale trentina, e ad ordinare che su questa venisse fatta un'inchiesta. I delegati della Dieta andarono a Trento, nella speranza di trovare Dio sa quali disordini; ma se ne tornarono di là dal Brennero colle pive nel sacco, dopo di essersi dovuti convincere che tutta quell'amministrazione era nell'ordine più perfetto, che tutte le spese apparivano giustificate, ed erano anzi inferiori ad ogni più onesto e scrupoloso preventivo, e ciò in grazia delle disinteressate ed assidue prestazioni personali del Podestà e di altri egregi cittadini; e, meno male, in una delle sue più recenti sedute la Dieta enipontana dovette ammettere che il suo allarme era ingiustificato. Codesta lotta però, spinta sino agli ultimi estremi, non poteva essere senza conseguenze sull'uomo intemerato, che da quella parte non desiderava, non voleva sostegni, ma anche pretendeva di non avere opposizioni!

*

E le opposizioni, sebbene più leali e miti, non mancavano neppure in città. Un mio conoscente per esempio, col quale del risorgimento di Trento io mi mostravo entusiasta, si mise a crollare il capo; e trattomi in un angolo, e guardandosi bene attorno per non essere sentito mi disse:

“Caro mio, tutte lustre, tutti rischi, tutte giocate al lotto. Sì; il forestiere che entra a Trento trova una città bella, pulita, rimessa a nuovo; e sembra proprio una bene arredata stanza di ricevimento, messa presso il confine d'Italia per accogliervi gentilmente lo straniero. Ma per queste belle contrade non s'agita la vita; ma il commercio è quello che era. Un solo *articolo di esportazione* è ancora vivo nel Trentino; l'articolo *uomo*. A frotte i contadini ed i mon-



Il Congresso di Versailles. — IL NUOVO PRESIDENTE FAURE ESCE DAL PALAZZO DOPO L'ELEZIONE (disegno di E. X., da schizzo di F. L.).

tanari, dando un addio alle balze natie, emigrano per l'America in cerca d'una patria meno ristretta; a centinaia i giovani studiosi hanno passato il confine, cercando e trovando nel regno pane e lavoro. Fortuna per loro; ma sventura per la loro piccola patria montana! Gran parte della forza è fuggita in America, e gran parte dell'intelligenza nel regno; ed il Trentino, menomato di menti e di braccia, decade ogni giorno più. La popolazione di Trento è cresciuta? Distinguo. La popolazione *stabile* è quella che era, composta dei possidenti della campagna del circondario, preti, frati, soldati, impiegati, studenti, tutta gente che è stabile sino ad un certo punto, e che in ogni modo consuma e non produce; ma è *provvisoria* la classe operaia, corsa qui per i grandi lavori intrapresi dal Comune e dal governo. E quando questi lavori saranno finiti (e lo saranno presto), che cosa faremo di tutta questa gente?„

*

Ma un altro amico, oss-mazzuranista per la pelle, al quale partecipai queste critiche e questi dubbî, mi rispose:

“Chi ti parlò così non può essere che un matto o un invidioso. I mali del Trentino li vediamo tutti, ma è per lo meno una pazzia il volerli attribuire a chi cerca invece di porvi rimedio.

Per molti anni molta gente, che non guadagnava nulla, visse e vivrà dell'industria edilizia; ed intanto si vanno sviluppando altre industrie, che renderanno stabile la popolazione, ora in parte fluttuante. Non bisogna riposare, ma continuare; e, finito un lavoro, cominciarne un altro. Ora l'Oss-Mazzurana, che guarda oltre le mura della sua città e tende al benessere di tutto il Trentino, pensa al modo di riattivare l'industria dei forestieri, l'unica áncora possibile in paese; ed il Trentino, se non ha altro da vendere, venderà le sue innumerevoli ed incomparabili bellezze, così come da tanti anni fa la Svizzera con tanta fortuna. Sorgeranno alberghi nelle valli; e queste saranno congiunte colla loro capitale naturale e storica con nuovi e saldi lacci, e lacci modernissimi: tramvie elettriche, alle quali forniranno la forza le molte cascate d'acqua del paese, che non soltanto saranno belle, ma anche utili. Il vostro Podestà, dice qualcuno, è un poeta? Sarà; ma sino ad ora però non ha mai sbagliato i suoi conti, e non li sbaglierà nel futuro. Egli ha scritto sulla sua bandiera il motto di Carlo V: *Plus ultra!*„

*

Questa idea della rete tramviaria a forza elettrica assorbì l'attività di questi ultimi anni del podestà di Trento, del quale si può proprio dire che morì sulla breccia: chè fu colpito d'apoplessia il 21 giugno 1894, mentre a Cles, in Val di Non, presiedeva ad una riunione di interessati alla costruzione della tramvia elettrica. Rimase a Cles sino ai primi di settembre, donde passò poi alla sua villa presso Trento, ed ai primi di novembre in città. Aveva ricuperato l'uso della gamba colpita, e conservata la chiarezza della mente; ma più mai quella della favella. Il 15 gennaio, nuovamente colpito, si spense. I posteri gli alzeranno un monumento; i suoi contemporanei penseranno che il miglior monumento a cui egli avesse potuto aspirare è il compimento delle opere di lui; e tale monumento gli verrà innalzato!

E per innalzarlo, il Consiglio comunale di Trento non poteva che cominciar meglio che col dare al morto Podestà un successore degno di lui, e che saprà interpretarne il pensiero. È questi Antonio Fambosi, uomo di poco più di 40 anni, modernamente colto, estremamente gentile, rigido soldato del dovere: un vero pugno di ferro col guanto di velluto. Il Fambosi, quale presidente della Società degli Alpinisti Tridentini e di altri sodalizi, seppe mostrare quanto grande sia il suo ingegno, quanto forte la sua volontà. Eletto, sono or pochi giorni, per la prima volta consigliere comunale, si vede ora innalzato, dall'unanime voto dei colleghi, al posto più eccelso della sua bella città. I cittadini guardano a lui colla fiducia colla quale si guarda un nocchiero forte e prudente; gli amici gli augurano che trovi calmo il mare, e che raggiunga gloriosamente il porto.

OTTONE BRENTARI.

L'ARTISTA DOLOROSO

JACOPO CAVEDONI.

Non l'ultimo dolore dell'artista già celebre cui la vecchiaia toglie la fede o l'illusione di progredire ad altra lode o di rinnovarsi l'antica, ma un più grande dolore, perchè egli era anche nella virilità e valido; non il primo dolore dell'artista cui la materia, sorda, non risponde e la mano, restia, non ubbidisce al concepimento, ma un più grande dolore, perchè egli aveva la coscienza di smarrire il pensiero in un vano desiderio e gli era rimasta la coscienza della lucidità perduta, della forza concettiva e dell'abilità perduta quando più lo confortavano fulgide e lusinghiere visioni di gloria.

Ricordo la miseria di Jacopo Cavedoni bolognese. Di lui non ho scoperte cose ignote; ma se in chi soffre l'esempio di un acerbo soffrire non è mai infecondo di bene, e se riudire i casi degli artisti che lasciarono opere egregie e nome onorando dopo sè stessi piace a chi ha l'amore dell'arte quanto all'amico riandare le vicende del morto amico, io non scriverò un articolo inutile quali molti che vantano la piccola meraviglia del documento inedito.

*

Ragazzo, a scuola del Passerotti, Jacopo disegnava, un giorno, con accanto il Tiarini suo compagno, il quale dopo avere osservato come procedeva disinvolto e sollecito si levò a guardarne il lavoro: pareva fattura di Annibale Carracci; ed egli, il Tiarini, irritato dall'invidia sino alla violenza gli strappò e stracciò a pezzi il disegno. Il sopruso non meritava meno d'un pugno; ma il Tiarini si rifece bastonando Jacopo, e di quanto la bastonata del Tiarini superò quel giorno il pugno del compagno, di tanto la forza d'invenzione e d'arte nell'uno fu poi superiore alla forza dell'altro artista. Pregio del Cavedoni rimasero la delicatezza e la risolutezza e facilità della mano, che il Tiarini invidiò forse ancora, divenuto maestro e certo non ebbe mai. Per questo Annibale Carracci aveva caro Jacopo giovinetto; per questo, e quando il giovine si fu invigorito a Venezia nutrendo il nativo sentimento del colorire con lo studio di Tiziano e di Paolo, per certa economia di tinte e singolarità di macchia nella maniera dell'affresco, Guido Reni lo condusse seco a Roma, chè voleva apprendere da lui. E narrano che l'Albani richiesto se a Bologna fossero quadri di Tiziano Vecelli rispondesse: “No, ma ce n'è del Cavedoni.„ Un'iperbole. Invece è un fatto che opere di Jacopo furono credute di Annibale Carracci, quantunque lo scolaro non vinse le difficoltà nell'arte che il maestro aveva vinto; anzi alcune, come gli scorci e le positure ardite, quasi l'intimidissero, non tentò neppure. Egli s'appagava delle figure placide, delle espressioni dolci, del disegno corretto e, non chiedendosi di più, nella giusta misura delle sue forze conteneva e avvalorava la propria originalità.

*

Dipingeva una mattina in San Salvatore a Bologna quando d'improvviso il ponte si sfasciò sotto a' suoi piedi: e il pericolo corso pur co'l miracolo di non essersi fatto nulla gli lasciò per sempre, dentro, un terrore torbido: aveva la moglie affettuosa e savia; e una comare, — egli e tutti lo credettero, — per rabbia del bene ch'egli le voleva, gliela stregò; e gli atti insani della sua donna accrebbero quel suo turbamento affannoso: aveva un figlio unico; e la peste del 1630 glielo portò via; onde il suo danno estremo, la sua miseria di trent'anni. Nella sventura non era rimasto stupidito e risentiva spesso la volontà, il vigore, l'entusiasmo d'una volta e afferrava la tavolozza; ma perchè la mano non secondava più il pensiero? perchè l'idea bella perdeva subito luce e l'immagine bella perdeva contorno nella creazione materiale? Chi gl'impediva la franchezza d'una volta? Chi gli falsava l'antica sincerità? Chi velava o confondeva le sue tinte? Non sapeva più dipingere! E con un'*Ascensione* nella chiesa di San Martino fece pietà a sè stesso, e poichè il Cavedoni non era più lui, non trovò più lavoro. Vendette la sua casa, e poi tutto; e poi fu costretto a chiedere la carità. Ma egli vedeva quello che aveva fatto, quello forse che avrebbe potuto fare, e poteva solo misurare, contemplare, ammirare e piangere sè stesso andando qua e là per le chiese a vedere le opere sue. Domandava: — Questo l'ha proprio dipinto il Cavedoni? — e, se gli rispondevano sì, alzava disperato le braccia per lasciarle cadere di peso e scotendo il capo e stringendosi nelle spalle usciva a nascondersi, a nascondere, senza compianto, le lagrime.

*

Trent'anni di miseria. Come in una sua tela la Vergine e Gesù appaiono di fra le nubi a San Petronio e a Sant'Eligio, a lui trasognato nell'infermità e nella disperazione dovevano apparire radiose e solenni le immagini, che già erano state sue creature: *Sant'Alò*; il *Cristo* e *San Giovanni*; il *Battista morto*; il *beato Riniero che visita gl'infermi*; *Gesù che fa il miracolo della cena*; la *Vergine nel presepio*; la *Vergine visitata*, la quale in Ispagna tennero per tela del Carracci, il *Cristo coi tre Apostoli*, che a Venezia aveva fama di studio tizianesco vigoroso e stupendo; tutte le immagini de' suoi lavori in San Paolo, a San Benedetto, a San Pietro, ai Mendicanti, a San Salvatore, a San Rocco.

A un critico francese sembrò giusto restringere le lodi che gli avevano fatte i contemporanei dicendo: “Cavedone est au Titien à peu près ce que Pellegrino est au Michel-Ange„: dunque fu un mirabile artista.

E i suoi concittadini, che l'ammirarono, lasciarono che, se voleva mangiare, mendicasse. — Estenuato e lacero dal muricciolo presso la chiesa dove seduto domandava la carità lo raccolsero un giorno i frati domenicani e lo cibarono e rivestirono; ma non lo tennero seco. Il povero vecchio cercò asilo in una stalla vicina: in una stalla. Ivi cadde morto.

ADOLFO ALBERTAZZI.



IL GENERAL GURKO.

Nel vederne l'aspetto, quell'aria quasi pietosa, non si direbbe ch'egli è il terribile generale Gurko, il governatore della Polonia che faceva tremare colla sola sua presenza le povere madri polacche; non si direbbe ch'egli è il soldato ardito e perfino temerario. Non dimostra nemmeno i sessantott'anni che ha.

Il nuovo Czar volendo adottare una politica più conciliante, più umana verso i Polacchi, lo collocò a riposo con soddisfazione della Polonia russa. Ma se i Polacchi hanno motivo d'odiarlo, i Russi lo amano. Figlio d'un eroe della guerra del Caucaso, egli è il vincitore della campagna dei Balcani. Del suo sangue freddo come soldato, si raccontano aneddoti quasi incredibili. Un giorno, assistendo ad un esercizio di tiro, un gruppo d'ufficiali, tra cui trovavasi egli stesso, cominciò a discutere della quantità di palle che colpiscono e di quelle che vanno a vuoto, in una battaglia. Qualcuno affermava che, ad una certa distanza, tutti i proiettili colpiscono. Gurko negava; e per provare quel che diceva, mosse il suo cavallo al galoppo dinanzi alla linea del fuoco.

Due scariche lo avvolsero senz'offenderlo.

— Vedete, diss'egli tornando verso gli amici, vedete che non tutte le palle sono mortali!

Un'altra volta, dinanzi Kasanlik, nella guerra del 1877, i suoi aiutanti lo esortavano a prendere qualche precauzione.

— Non si sfugge mai, rispose Gurko, non si sfugge mai al destino. Se devo essere ucciso, è inutile che mi nasconda. — Per glorificare quel coraggio, che sa di fatalismo musulmano, i suoi subalterni gli offrirono, a campagna finita, una spada d'onore, con scritto sulla lama:

“Una lama di questo acciaio conviene a una tale volontà di ferro.„

Dopo aver conquistato Sofia e Filippopoli; dopo aver vinto Chaker-pascià e Fred-pascià in tre memorabili battaglie, dopo aver dato l'assedio a Costantinopoli, il generale Gurko si allontanò dalla vita militare attiva: ora è allontanato anche dal governo della Polonia. La sua parabola sembra finita.

RIVISTA TEATRALE.

Sansone e Dalila. L'umorismo di Saint-Saëns. *Un nemico del popolo* di Ibsen. *Rupe Tarpea* di F. Bernardini. *Maschere* di R. Bracco.

Alla Scala, si è avuto, finalmente, un primo successo, e sincero e inatteso. *Sansone e Dalila*, l'opera di Saint-Saëns, che qualche anno fa parve troppo seria (leggi " noiosa ") al Dal Verme, — risorse — nell'ambiente più elegante e più aristocratico del nostro massimo teatro — seducente per grazia ed efficace per semplicità di dramma e coscienza di rappresentazione.

Ogni giorno l'esperienza ci va fornendo nuove prove di una rapida evoluzione nei gusti del pubblico. Quella parte almeno che si diletta degli alti godimenti dello spirito, e si siede nel suo posto in teatro, colla calma necessaria, si va facendo più numerosa. Che il tempo delle nevrotiche impazienze delle platee sia al suo tramonto?... Il Dio di Sansone lo voglia, e i *filistei*, periscano sotto il peso dei loro idoli falsi.

Sansone e Dalila, è, in realtà, un prodotto d'arte pura. Niuno sforzo di fantasia nel libretto: l'episodio biblico si svolge colla semplicità solenne ed ingenua di una rappresentazione sacra. La ricerca dell'effetto non deforma le linee del quadro, quale la narrazione della Bibbia l'impresse nel nostro pensiero. Il colore vago e delicato degli episodii, lascia nella sua evidenza il dramma della forza, vinta, domata, avvilita dall'amore.... Già nel suo *Rouet d'Onphale*, il Saint-Saëns ha saputo ben delinearci musicalmente una tale situazione. Ma Ercole, il Sansone della mitologia greca, apparisce meno poetico e umano del campione della leggenda ebraica. L'umiliazione di Ercole è grottesca; invece, la miseria di Sansone è commovente; la sua fine è eroica. Così l'artista ha potuto esser espressivo, senza riuscire ricercato. Si è notata nella musica di Saint-Saëns in generale, e nel *Sansone e Dalila* in particolare, una derivazione di scuola da Berlioz, e una felice applicazione dei procedimenti Wagneriani: bisogna soggiungere che nè l'una, nè l'altra riescono a coprire la sua nota personale: una ricca onda melodica, la quale in ogni punto rivela l'impronta del suo creatore. Un'onda ricca, ma niente affatto straripante, anzi rattenuta: tutti i particolari sono curati: ambiente, caratteri, situazioni, parole, tutto ha in lui un interprete coscienzoso ed originale, e tutto si dispone in un insieme simmetrico, d'una grande armonia di colore e di proporzioni. Per questo suscita più l'ammirazione che l'entusiasmo; e le sue opere teatrali — che sono parecchie — non furono tutte apprezzate come forse meritano; e come lo sono i suoi pezzi da concerto.

Il maestro — il cui temperamento è in pieno contrasto colla perfezione simmetrica e misurata delle sue composizioni — non si è preso sempre in pace i giudizii del pubblico e della critica. Nelle sue proteste ha rivelato un talento satirico, degno dei migliori umoristi.

Di recente, uno scrittore di mediocri commedie in versi, Augé de Lassus, si era rivolto al Saint-Saëns per la prefazione d'un suo nuovo volume. Il celebre compositore rifiutò con una lettera che, pubblicata nel libro, ne è non solo una graziosa prefazione, ma anche la cosa migliore. Sentite che sferzata ai critici:

" Non è un fatto acquisito che gli scrittori, senza conoscere la musica sono atti a giudicarla, ma che i musicisti in contraccambio, fossero pur letterati, non hanno alcun diritto sul dominio della letteratura? D'onde uscite voi? D'onde vi viene codesta ignoranza delle cose più semplici?... "

E sentite quest'altra, che va al pubblico:

".... E poi mi sarebbe impossibile di fare quanto mi chiedete, per la ragione che da molto tempo ho acquistato la convinzione di non capire nulla di teatro. Il primo colpo lo ebbi ancora bambino ad una rappresentazione del *Don Giovanni* al Teatro italiano. Siccome conoscevo già l'opera, ardevo dal desiderio di veder rappresentata la terribile scena finale. Quale fu il mio stupore vedendo, all'avvicinarsi di quella scena, la sala vuotarsi come per incanto! Quello che per me era il punto culminante del dramma, lo scopo a cui tendeva tutta l'opera non aveva per il pubblico alcun interesse. Da allora ebbi l'intuizione che fra il pubblico e me vi sarebbero spesso dei malintesi. Il presentimento s'è verificato fin troppo....

" Le mille convenzioni del teatro, alle quali non si osa rinunciare perchè — a quanto sembra, — il pubblico non saprebbe farne senza, mi fanno orrore; e il peggio si è che questo orrore per la volgarità non mi ha fatto rivolgere verso il movimento contemporaneo: il teatro realista o il teatro mistico. I drammi di Wagner non mi interessano che dal lato musicale, e l'ibsenismo e i suoi derivati mi sembrano forme d'alienazione mentale. "

Milano ha dato a lui doppiamente torto, nella medesima settimana: coll'applaudire *Sansone e Dalila* da capo a fondo, — mostrando specialmente di gustare il duetto del secondo atto, e facendo replicare il delicato coro delle Filistee al primo, — gli ha detto altamente quanto di teatro egli se ne intenda. Ma ha manifestato pure l'ammirazione per quell'ibsenismo, da lui così alla spiccia condannato, applaudendo *Un nemico del popolo* replicato più sere al Manzoni, dalla compagnia Zacconi-Pilotto.

Per averlo sentito o letto, quanti si occupano di letteratura conoscono certo questo lavoro, scritto una dozzina d'anni or sono. Basta nominare il dottor Stockmann, perchè il pensiero di ognuno vegga quel simpatico utopista, che scopre un'infezione nelle acque di uno stabilimento termale da lui diretto, e vuol dar pubblicità alla sua scoperta, per dovere di scienziato e di onest'uomo; onde si vede assalito da ogni parte dai suoi concittadini minacciati nei loro interessi particolari. Me ne occuperò quindi brevemente.

Un nemico del popolo è nato nel momento più felice della produzione di Ibsen, subito dopo *Casa di bambola*, e quasi contemporaneamente a *Spettri*. Deve esser stato scritto in fretta mentr' egli era invaso dalla febbre di attività, spinto da un desiderio di protesta contro la rete di intrighi e di convenzioni che fanno barriera al trionfo di quella verità di cui egli si credeva un apostolo. È la fretta si nota tanto nella rude costruzione del dramma quanto nell'incompleto sviluppo del protagonista. Vero, umano allorchè combattuto da ogni parte si difende disperatamente, il dott. Stockmann è di una ingenuità ingiustificata prima, allorchè si illude che la sua scoperta non troverà opposizioni, anzi gli frutterà elogi ed onori. Alla lettura questo difetto si nota appena; alla rappresentazione acquista un'evidenza che potrebbe far pericolare il lavoro, se l'autorità del nome di Ibsen non imponesse rispetto, e se il dramma non procedesse dall'inverosimile verso il possibile, acquistando man mano interesse e verità.

Ernesto Tissot, nel suo studio, alquanto superficiale, sul " Dramma norvegese " ha chiamato *Un nemico del popolo* un romanzo dialogato. Non so trovarne la ragione. In realtà si tratta di un'azione unica, la quale ha uno svolgimento progressivo, sale a un punto culminante — la conferenza Stockmann contro la tirannia delle maggioranze ignoranti — e poi, per graziosissimi episodii, arriva a una chiusa abbastanza persuasiva. I personaggi hanno contorni spiccati e vigorosi, ed è in alcuni punti cercato e ottenuto l'effetto. Perchè dunque romanzo, mentre non abbiamo nè molteplicità di fatti che si intreccino, nè analisi minuta di ambienti e di caratteri?

Si tratta di un dramma bello e buono, per il soggetto, per il modo di svolgimento e per l'efficacia immediata. Se anzi, non ostante i notati squilibrii e le imperfezioni di un intreccio non abbastanza meditato, lo si ascolta volentieri, è appunto per la sua teatralità, per quegli effetti di chiaroscuro che al pubblico piacciono. Come opera d'arte inferiore a *Spettri*, a *Casa di bambola* e a *Rosmersholm*, è superiore a questi lavori, come opera teatrale, perchè più accessibile a quella " maggioranza compatta " che il dottor Stockmann combatte a colpi di retorica e di ombrello.

Ibsen ha il merito di aver ricondotto gli scrittori di teatro dalle fantastiche variazioni sull'adulterio allo studio dei fenomeni attuali. Ed è sorto in seguito al suo esempio l'aforisma, ripetuto ora su per i giornali: " il drammaturgo deve cercare nei fatti del giorno l'argomento dei suoi lavori ". Così abbiamo in questo tempo veduto una serie di nuovi drammi ispirati ai processi delle banche, e alla corruzione da essi portati in luce. Sia per ragione di argomento o per altro, anche i migliori ingegni non riuscirono a produrre nulla di ottimo. Ultimo, almeno per noi, è andato ad infrangersi contro lo stesso scoglio il signor Francesco Bernardini colla sua *Rupe Tarpea*. L'autore vi mostra la rapida rovina di Roberto Vergiani, già soldato valoroso nelle battaglie dell'Indipendenza, il quale sfrutta il suo passato per mettere le mani nelle casse dell'amministrazione cittadina; uccide in duello il suo accusatore, ma sfugge al castigo; e prima di subire una condanna infamante si avvelena. Aggiungete che un figlio di Roberto è l'amante riamato della figlia dell'accusatore, e ne saprete abbastanza per capire come, non ostante l'attualità dell'argomento, non si tratti di un dramma nuovo.

Rupe Tarpea fu rappresentata dalla compagnia Maggi al teatro Lirico, e fu anche applaudita da uno scarso pubblico; ma non ebbe repliche e non credo avrà vita.

*

Maschere di Roberto Bracco, il dramma che divise con *Diritti dell'anima* il premio governativo, è finalmente arrivato anche a Milano. Si tratta di un dramma d'adulterio che comincia dopo la morte della colpevole. Ella si è uccisa.

Il marito Luigi Palmieri torna appunto il giorno del suicidio, da un lungo viaggio che durò otto mesi. Arriva ignaro di tutto, mentre l'autorità sta facendo le indagini richieste dal caso. Dapprima egli non vuol credere.... poi, innanzi all'evidenza, resta come annichilito dal dolore. E mentre è così, giungono al suo orecchio le parole del medico che detta al pretore il suo rapporto. Solleva la testa: una frase lo ha colpito: la suicida era in istato interessante da quattro o cinque mesi! Interrompe.... domanda.... e ne ha la conferma.... Il suo dolore cambia allora natura.... Quella donna lo aveva dunque ingannato; e portava in seno il frutto della colpa. Conosciuto il suo prossimo ritorno, presa o dal rimorso o dal timore ella s'era data la morte col veleno. Tutto ciò è chiaro.... Ma il seduttore chi è?... Alcune parole imprudenti d'una serva gli svelano il suo nome. È Paolo, il suo amico, il suo socio. Paolo arriva e si trova di fronte a Luigi. Questi dapprima con una calma simulata, e poi con frasi incalzanti lo costringe a confessare; indi lo minaccia, lo investe, e arriva fino ad atterrarlo per ucciderlo. Ma s'arresta. Luigi ha una figlia, e il pensiero di lei lo trattiene dal commettere un delitto. La colpa della madre non deve ricadere sulla innocente. E così ogni pensiero di vendetta svanisce. Vuole che il passato sia dimenticato anche da Paolo. Egli deve rimanere il suo socio ed il suo amico. Simulare sempre, simulare con tutti.

Il pubblico, molto attento durante la rappresentazione, alla fine ha applaudito con pochissimo calore. *Maschere* è un lavoro ben congegnato; la scena culminante fra Luigi e Paolo si sviluppa con chiarezza e impressione, la chiusa è abile; pure in complesso il dramma non riesce simpatico. E c'è la sua ragione. Lo spettatore è soggiogato durante l'intero atto da un grave senso di pena. Dietro quel salotto egli sa che c'è una morta: orbene, il sentimento di rispetto che infonde sempre la morte vi è offeso ad ogni istante, e il pubblico ne soffre; e prova un grande sollievo, quanto il sipario scendendo ricaccia e la morta ed i vivi che le son vicini, nel mondo della fantasia di dove son venuti.

Leporello.

P.S. Cesare Pascarella ha recitato a memoria, al ridotto della Scala, i suoi meravigliosi sonetti sulla scoperta dell'America e su Villa Gloria: che possono dirsi due veri poemi. Egli ottenne un grande successo, come autore e come dicitore. Ce ne occuperemo nella prossima Rivista, colla *Malia* del maestro Frontini, e col *Bell'Apollo* di M. Praga, al Manzoni.





Gli ufficiali Giovanni Scalfarotto e Giovanni Sanguineti uccisi negli ultimi combattimenti d'Africa.

(Fotografia Vianelli di Venezia.) (Fotografia Montabone di Napoli.)



Il campo di Senafè (da documenti della spedizione inglese del 1867 contro Re Teodoro).





Gli ufficiali VITTORIO SOGLIANI RASCHINI e CASTELLAZZI
feriti negli ultimi combattimenti d'Africa.

(Fotografia eseguita a Massaua.) (Fotografia F.lli Lovazzano di Torino.)



IL PASSO DEGLI ADDAS (da documenti della spedizione inglese del 1867 contro Re Teodoro).

RAS MANGASCIÀ.

L' AIUTANTE DI CAMPO DI RAS MANGASCIÀ.

(Da recentissime fotografie di L. Naretti.)

NOSTRI DISEGNI D'AFRICA

GLI UFFICIALI ITALIANI CADUTI.

Sopratutto, si parla d'Africa, in cui il valore italiano mostrò una volta di più da quale coraggio è animato, da quale disciplina è sorretto, da quali comandanti è guidato. Varie nostre incisioni ci richiamano ai combattimenti e ai combattenti valorosi degli ultimi giorni. Caddero morti il giorno 13 nel combattimento di Coatit, il tenente di complemento Arnaldo Castellani, il furiere Pilati e il sergente Bertoia caddero feriti gravemente i tenenti Sanguineti e Scalfarotto che soccombettero il 14. Rimasero feriti leggermente il capitano Castellazzi e il tenente Sogliani: entrambi questi ultimi migliorano.

Il tenente *Giovanni Battista Sanguineti* era nato in Carcare (Savona) il 19 gennaio del '65; contava adunque trent'anni Subito dopo Dogali, acceso di ardor militare, domandò di andare in Africa; e s'imbarcò nell'88. Per un anno, lo vediamo ad Archico, col grado di tenente ajutante maggiore nel 2 reggimento Cacciatori d'Africa quindi passa nell'Asmara. Nel '90, assume il comando delle bande abissine del Maitsade Gundet. Più che amico, fratello del capitano Bettini, vuol vendicarne la morte inseguendo per mesi colle sue bande dell'Hamasen e distruggendo le bande che a tradimento l'hanno ucciso Per la conoscenza dei luoghi e del paese, è nominato residente politico a Saganeiti; dopo Agordat, è nominato cavaliere. Ad Agordat, egli si è mostrato, infatti, soldato d'alta tempra Chiamato d'urgenza ad Agordat si unì alla compagnia del capitano Persico e con essa eseguì una rapidissima marcia non ostante gravissime difficoltà del terreno. Giunto la sera del combattimento ripartì il mattino susseguente, raggiunse l'avanguardia e si segnalò nell'inseguimento del nemico.

Nell'ultimo periodo di defezioni, e di tradimenti, venne preso, fatto prigioniero, minacciato di morte, ma egli trovò il mezzo di fuggire. Lasciamole raccontare da lui stesso queste peripezie. È un brano dell'ultima lettera da lui scritta al fratello e da questi ricevuta cinque giorni dopo la morte del valoroso. La lettera è datata da Adua, 30 dicembre '94, e ci vien comunicata gentilmente dallo stesso fratello Angelo

".... Sono al séguito del generale governatore e faccio parte del suo stato maggiore. Siamo in forze imponenti alla vigilia d'un combattimento decisivo e credo che il risultato non sarà dubbio. Naturalmente, per la posizione avanzata ed isolata che occupavo, io dovevo essere la prima vittima; difatti, fui subito preso prigioniero e spogliato completamente d'ogni cosa, anche delle scarpe Molte peripezie ho passato, alle quali, francamente, avrei preferito la morte. L'ordine di uccidermi pare fosse già stato dato; ma i progressi delle nostre armi e la prontezza mia nel corrompere i guardiani mi salvarono, e prima che giungesse l'ordine, io e i miei compagni eravamo salvi. Ora potete stare assolutamente tranquilli; e se, come è certo, si farà qualcosa (credo, anzi sono persuaso) anzichè disastri, potrò dividere coi miei compagni gloria ed onori...."

Il tenente *Giovanni Scalfarotto*, era nativo di Dolo (Venezia); non aveva ancora 34 anni, essendo nato il 28 aprile 1861. Fu allievo nella Scuola Militare di Modena, dalla quale uscì sottotenente nel 1885; venne promosso tenente nel 1888. Andò in Africa nel 1887 dopo Dogali, e rientrò in Italia nell'88 dopo aver fatto la campagna di quell'anno. Nel '93 volle tornare nuovamente in Africa. Dal 30 agosto 1894, apparteneva al battaglione di fanteria indigena.

Il suo ardente sogno era di potersi distinguere in qualche fatto d'armi, e, dopo la defezione di Bat-Agos e le minaccie ribelli di ras Mangascià, si unì al corpo del generale Baratieri per fronteggiare le mosse dell'invadente esercito tigrino. A Coatit combattè da prode, e, colla gloria agognata, trovò la morte. Questo valoroso era dolce, affabile, gioviale. Amava le armi. Suo padre combattè a Sorio nel '48; suo zio si segnalò pure nei moti di quell'epoca; suo fratello, Enrico, che lo precedette nella tomba nell'89, era capitano nell'esercito.

In un prossimo numero, i ritratti e i cenni biografici degli altri valorosi caduti.

SENAFÈ.

Diamo un disegno di Senafè, dove il generale Baratieri riportò, il 17 corr., la nuova brillantissima vittoria su ras Mangascià. Ormai è noto che, sconfitto a Coatit, ras Mangascià si ritirò precipitoso a Scimenzana; e il Baratieri dietro a inseguirlo; finchè, dopo una marcia celerissima di quasi undici ore, lo raggiunse presso Senafè, dove il ras aveva cercato di radunare le file del suo esercito, piantando un immenso campo. La nostra artiglieria lo sgominò. Al rimbombo delle cannonate, nelle tenebre, il ras potè fuggire; fuggirono i superstiti del corpo tigrino annientato.

Senafè giace alle falde dei monti Sciamazana, nel fondo di una conca dominata da creste ergentesi 2958 metri sul livello del mare. Sembra fatta apposta per raccogliere un esercito che ha bisogno di raccogliersi. Ras Mangascià l'aveva scelta bene; e stava aspettandovi i soccorsi promessigli dagli altri ras abissini e certamente dallo stesso re Menelik per poi portarsi celeremente contro le forze italiane sul Mareb, ovvero tagliarne le comunicazioni con Massaua, oppure scagliarsi su questa piazza. Credeva il ras tigrino di star fermo a Senafè, che verso occidente, cioè dalla parte da cui potevano venire gli Italiani e da cui, infatti, gli piombarono addosso come fulmini, è circondata dai monti dell'Amba-Adama dell'Incafilé e di Silink, frastagliati da dirupi, da gole e da folti boschi di olivi, di ginepri e d'acacie. Il passo dell'Addas sembra un paesaggio di Salvator Rosa. Fra i dirupi, ras Mangascià trovò lo scampo. E il Baratieri rinunciò all'impresa di inseguirlo in un dedalo di burroni e di roccie

RAS MANGASCIA E I SUOI SEGUACI

Ed eccovi un nuovo ritratto di ras Mangascià. Da un *profilo*, che di lui scriveva nel 1891 Luigi Mercatelli, che trovavasi allora presso di lui a Macalé, rileviamo varii cenni interessanti che risguardano il nostro amico accarezzato di jeri e nostro ribelle sconfitto di oggi.

Ras Mangascià ora ha più di trent'anni. È di aspetto regolare, simpatico, di modi gentili, facile al sorriso e al riso. Del suo corpo, delle sue mani specialmente, ha una cura che par soverchia ai suoi capi. Alla mattina, appena scende, dopo la preghiera, a ricevere i capi, distribuisce a tutti dei limoni, e ne serba alcuni per sè in un fazzoletto di seta; sotto il naso ha sempre un limone. Quando s'incontra in un europeo, la prima cosa che gli domanda è una boccetta di odori. La folta capigliatura tiene pettinata e imburrata con cura, secondo il costume di re Giovanni suo padre. Per un capo abissino, è colto: sa leggere e scrivere, e questo suo sapere ostenta. È un prode. La sua fama guerresca cominciò a Metemmak, dove la colonna comandata da lui girò la posizione dei Dervisci e li vinse. La sua Corte è piena dei figli dei capi morti che lo servono come paggi e ch'egli mantiene in memoria dei servigi resi dai loro padri a re Giovanni. Passa, per solito, il suo tempo fra le concubine e i capi con cui tratta gli affari; alla sera, s'inebbria di birra e d'idromele. La sua Corte è chiassosa sempre risonante di risa allegre e di feste. Nella casa di ras Alula non sono che soldati: nella casa di ras Mangascià primeggiano le donne: si scherza, si giuoca, si beve; le donne entrano, e i menestrelli cantano, su rozze mandòle, le glorie del re e i suoi rinascenti amori. Verso sera l'orgia è piena. Tutti i favoriti sono ubbriachi, si fanno bere anche i paggi che rotolano ai piedi del ras, mentre, imitando i vecchi soldati, gli passano davanti, gridando le imprese che, da grandi, intendono compiere. Ras Mangascià se ne compiace e sorride. Tale, in apparenza, il ras. In sostanza è, come tutti gli Abissini, sospettoso, diffidente, crudele, bellicoso. A un suo nuovo ritratto uniamo uno dei suoi ajutanti; uno di quelli che lo seguirono nella lotta. E, in prima pagina, la fantastica mostra di tutti i ras del Tigré, reduci da una delle loro clamorose feste belligere: a sinistra è ras Mangascià.

MONDO ELEGANTE.

Quest'anno il carnevale è lungo, e già nelle città principali i salotti più frequentati si sono aperti a dei ricevimenti intimi, a piccoli balli che poi andranno in seguito prendendo maggiori proporzioni e diverranno feste brillantissime. Di queste ve ne saranno parecchie in costume, e noi, per far piacere alle nostre lettrici, stacchiamo una pagina dal giornale di mode *Margherita*, edito della Casa Treves e la offriamo loro perchè possa al caso servire da ispirazione ai loro futuri costumi.

La piccola spagnuola è vestita di raso giallo-arancio, con tre gale di trina bianca, busto di stoffa lamata in oro bolero di velluto nero. Il piccolo marchese è invece vestito di raso grigio-perla con galloni d'argento, sottoveste di raso bianco ricamato, calzoncini corti di raso a righe rosa e grigio-perla, calze lunghe rosa, scarpette nere.

Le due signore sono vestite una di raso bianco, costume dei tempi dell'impero, gallone ricamato intorno alla scollatura e guarnizione di piume; l'altra è in costume Direttorio a righe color giallo e celeste-zaffiro, grandi risvolti sul corpo, maniche e cintura celeste-zaffiro, cappello grande guernito di nastro, calze e scarpe di raso bianco.

Questi costumi sono semplici, di bell'effetto e di facile esecuzione; molti altri più bizzarri e più variati potranno trovarne le nostre gentili lettrici sfogliando la *Margherita* edita dalla Casa Treves, come pure elegantissimi abbigliamenti da società e da ballo, veri poemi d'eleganza, dei quali ci manca ora lo spazio per farne la descrizione, ma che ognuna potrà trovare in detto giornale.

GINA.

NECROLOGIO.

∿∿ Ad Acri (Calabria) m. il senatore *Vincenzo Sprovieri*, uno dei Mille. Fu deputato nel primo Parlamento Nazionale, quindi in altre quattro legislature di seguito. Nel 1876, quando la Sinistra salì al potere, fu eletto senatore. Il senatore Francesco Sprovieri è suo fratello.

∿∿ È morto a Torino, di 40 anni, il marchese *Birago di Vische*, uno sportman molto noto per la sua scuderia di corsa che riportò segnalate vittorie. *Meleagro*, fra gli altri, vinse a Roma anni sono il premio di 100 mila lire. Le corse al galoppo, già in decremento, riceveranno un nuovo colpo dalla probabile liquidazione della scuderia Birago, che non mancava mai nemmeno nelle piccole riunioni.

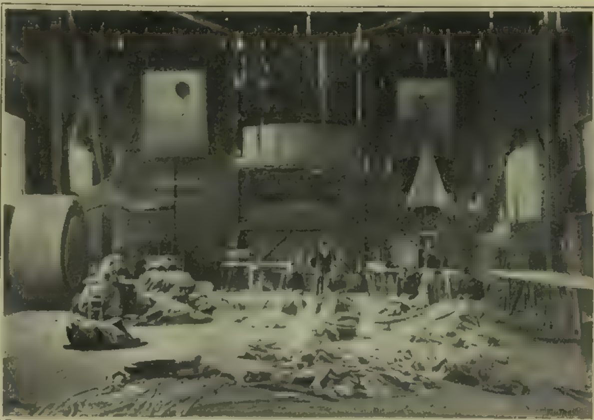
∿∿ A Londra, m. miss *Cristina Giorgiana Rossetti* figlia di Gabriele, il profugo poeta e commentatore di Dante, sorella minore del celebre pittore preraffaelita e poeta Dante-Gabriele, e poetessa lei pure. Aveva da pochi giorni compiuti i 64 anni. Il suo primo volume di versi (Goblin-Market) uscì nel 1862; dieci anni dopo pubblicò, sotto il titolo "Sin-Song", una "raccolta di rime da nutrici". Scrisse pure "The Prince's Progress", ed altri poemi, nonchè un volume di racconti in prosa. Le ulteriori sue opere recano un'impronta sempre più spiccata d'ispirazione cristiana, così: l'"Annus Domini", raccolta di preghiere per ogni giorno dell'anno; poi "Cercate e trovate", "Chiamàti a esser santi", infine "Lettera e Spirito" e "il Tempo fugge". Anche il padre Gabriele, religiosissimo, scrisse molte pagine dello stesso genere; notiamo: *L'arpa evangelica*.

∿∿ *Kitty Tyrriel*, la bellissima attrice inglese, i cui ritratti adornano tutte le vetrine dei mercanti di fotografia, morì sulla scena del teatro di Sephantana Castle, mentre rappresentava una di quelle immaginose pantomine, in cui gli inglesi spiegano tanto lusso. L'artista è caduta d'un tratto col sorriso sulle labbra, tutta avvolta nella seta del suo costume nero che rendeva anche più bianco il pallore marmoreo del suo volto; è caduta come, due secoli or sono, cadeva a mezzo del *Malato immaginario*, Molière, e a Napoli Petito, il pulcinella inarrivabile.

∿∿ Il geologo svizzero *Samuele Augusto Jaccard*, professore all'Università di Neuchâtel. Era un niellatore orologiajo: la scoperta di fossili ne' dintorni della sua casa, nel Giura, fece nascere in lui la passione per lo geologia, nella quale divenne maestro. Sono testi autorevoli la sua *Descrizione geologica del Giura* e le *Conversazioni geologiche*, pubblicate pochi giorni prima della morte. Era nato nel 1833, e m. improvvisamente poche ore dopo la sua prima lezione di geologia per l'anno 1895 all'Accademia di Neuchâtel.

∿∿ A Cannes, dove s'era ritirato per riavere la salute, m. *Beniamino Godard*, autore di varie opere ch'ebbero varia sorte. Citiamo: *Jocelyn*, *Tasso* (la sua migliore) e *Dante*. Da ultimo, lavorava intorno all'istrumentazione di un'altra opera, *La Vivandière*, che, già stampata per canto e per piano, è allo studio all'Opéra-Comique. Era nato a Párigi nel 1849. Nella sua non lunga carriera, scrisse molto. Sono di gran merito i suoi lavori orchestrali: *Scènes poetiques*, *Sinfonia gotica*, *Sinfonia orientale*, *Sinfonia leggendaria*, con cori e soli; il poema antico *Diana*, ecc. L'opera *Tasso*, procurò al Godard un momento di celebrità clamorosa: pareva, allora, che fosse nato un gran maestro.

∿∿ Il giorno 19 si è ucciso, a Chantilly, con una rivoltellata alla tempia, *Raoul Toché*, uno dei più brillanti commediografi francesi. Aveva 44 anni. In collaborazione con Ernesto Blum scrisse molte commedie allegre; fra queste: *Il profumo*, *Parigi fine di secolo* e il *Catenaccio* piacquero in Italia e si conservano nei repertori. Nel *Gaulois* scriveva critiche teatrali col pseudonimo di *Frimousse*. È stato spinto al suicidio da imbarazzi finanziari, nei quali lo aveva cacciato la passione del giuoco. Caduto nelle mani degli strozzini, ai quali aveva alienato per sette anni i suoi diritti d'autore, si trovava ora fra le maglie di una rete inestricabile, dalla quale non gli parve di poter uscire che colla morte.



Cucitura dei trapezi di seta e riunione delle zone circolari.

FRA I PALLONI.

L'areonautica seduce col fascino del nuovo e dell'insolito, e con l'attrattiva misteriosa di tutto ciò che ha in sè un elemento d'incertezza e di pericolo. Chi non ha sognato, una volta in vita sua, un'ascensione in pallone, anche senza alcuna velleità di attraversare le peripezie dei viaggiatori di Giulio Verne, o di competere con i racconti del Tissandier e del Flammarion?

Tutto ciò che si riattacca all'areonautica richiama, quindi, gli spiriti curiosi e avidi del nuovo: il problema della dirigibilità dei palloni, poi, fissa sopratutto l'attenzione, come una conquista ancora lontana e malsicura, ma cui pure tendono costantemente molti sforzi ignorati ed oscuri.... e molte fantasie bislacche. Poichè questa categoria d'intelletti abbonda fra coloro che si applicano allo studio dell'areonautica: e la *macchina per volare* di Gandolin, che Ermete Novelli recita con arte irresistibile, è una riproduzione più fedele che non si creda d'un caso frequente di patologia mentale.

Uno dei migliori areonati francesi mi faceva rilevare egli stesso la cosa. "Quando un uomo (diceva egli, con quell'attitudine ai paradossi brillanti tutta propria dei suoi connazionali) quando un uomo sente che il proprio cervello incomincia a divagare, e gli spunta un piccolo ramo di follia, eccolo chiederti tosto: — To', e se mi dedicassi all'areonautica? — „ Il fenomeno è, d'altra parte, naturalissimo. Tanta parte di questa scienza e di quest'arte è tuttora vergine, e si è mantenuta ostinatamente ribelle alle indagini e ai tentativi, che ogni spirito più regolato può avventurarvisi senza tema di infrangere leggi anteriormente fissate, di contraddire assiomi incrollabili. È un campo in cui il più è ancora da mietere: e ciascuno può reputarsi il falciatore predestinato. Ciò spiega come ai veri scienziati dell'areonautica piovano ogni giorno i progetti più bizzarri diretti a risolvere il problema d'Icaro, con la buona intenzione di non imitarlo nella caduta; e ad attuare nella realtà tutte le fantasie sbrigliate di cui il Robida ha fiorito un suo libro sul ventesimo secolo.

*

Molti giornali si sono occupati non ha guari degli esperimenti di un pallone dirigibile ideato dal Maxim, lo stesso inventore delle mitragliere omonime. A me, invece, è occorso di assistere alla prova di un altro apparecchio, ricco delle stesse ambizioni, qui a Parigi.

Questo apparecchio consiste in un pallone munito di una vela, da regolare a mano. Come si vede, è di una semplicità ideale. Sin qui, gli esperimenti più serii furono fatti con motori a vapore, dopochè il Tiffard (cui si deve anche il famoso iniettore, applicato alle locomotive) ebbe per il primo il coraggio di applicare una macchina a vapore, sotto un pallone a gas. Oppure si preferiva seguire la via della propulsione elettrica, aperta da Gastone ed Alberto Tissandier, nel 1883, quando essi tentarono un'esperienza di areostato dirigibile ad elice, mossa da una dinamo Siemens, in contatto con una pila a base di bicromato di potassa. Parlo sempre dei veri palloni dirigibili, lasciando in disparte tutta la categoria delle macchine "più pesanti dell'aria „ le quali cercano di imitare il movimento delle ali degli uccelli, e così risolvere il problema dell'elevazione e della direzione.

Ma il nostro inventore, che è il dott. Schneider di Basilea, non s'è dato tante preoccupazioni meccaniche. Dopo avere praticato per tanti anni l'arte di Esculapio, giunto intorno alla sessantina, ha pensato di mutare l'indirizzo dei suoi studii; e datosi da un anno in qua all'areonautica, si stillò il cervello per trovare la dirigibilità dei palloni. Che volete? Si può bene, un bel giorno, essere stanchi della terra — *toujours perdrix* — e andar a cercare la novità e l'emozione nell'aria!

Perchè rompersi il capo con tanti propulsori, o a vapore o a petrolio o a dinamo? E se prima della navigazione a vapore tentassimo un po' la navigazione a vela, nella sua forma primitiva? Ecco quel che si è detto il bravo dott. Schneider; e, detto fatto, se ne venne qui a Parigi, recando in tasca i suoi progetti.... e molti quattrini necessari per attuarli. Così, dopo varii mesi, usciva dall'officina Godard, Surcouf e Courty l'areostato che, in omaggio a Basilea sua patria, lo Schneider ha battezzato col terribile nome di "*Basilisco*. „

■

In che cosa consiste? In un pallone ordinario, sotto al quale, a distanza di tre metri, è attaccata una vela-paracadute che sovrasta di altri tre metri la navicella. Questa vela ha la forma precisa di un grande paracqua ricoperto di seta cruda, e fornito di dodici stecche in bambù, lunghe tre metri, e appoggiate ad un solido disco di legno.

I bambù sono legati tre a tre ad un'esile cordicella in canape, la cui estremità vien tenuta in mano dallo sperimentatore. Ed ecco come lo Schneider spera di ottenere la direzione dell'areostato. Quando il pallone si è innalzato nell'aria, per farlo deviare dalla direzione impressagli dalle correnti in mezzo a cui naviga, l'areonauta imprime alla vela-paracadute, mediante le cordicelle suaccennate, delle scosse ripetute che, percuotendo l'aria, la spostano e pro

ducono sull'areostato — in reazione alle onde così create — una spinta nel senso dell'inclinazione data alla vela, e nel senso opposto a quello verso il quale è rigettata l'aria.

Se, per esempio, vuole andare a destra, il dottore Schneider inclina il suo paracadute da questa parte, e il movimento di va e vieni, che gli imprime rigettando l'aria a sinistra produce per risultato l'avanzarsi del pallone verso destra.

In una mattinata incerta e piovosa ebbe luogo l'esperimento all'officina del gas alla Villette, che è ormai il luogo abituale delle ascensioni private, per esservi comoda la presa del gas. Il pallone venne gonfiato rapidamente, e mentre le nubi si diradavano e un po' di sole anemico compariva, si drizzò orgoglioso e impaziente, recando appesa, al disopra della navicella, la gran vela-paracadute. Il dott. Schneider si imbarcò, munito di una berretta basca, e di una banderuola da agitare nelle superne sfere; e, insieme con lui, salì il capitano Taupin, uomo esperto nel regolare ascensioni dirigibili e non dirigibili.

Che cosa avvenne in aria? Soffiava un bel vento di sud, e il pallone si avviò nella direzione del nord, da pallone assennato e prudente. E noi, in breve, lo perdemmo di vista.

Si è diretto? non si è diretto? chi lo sa? Dopo due ore e mezzo gli areonauti prendevano terra. E la sera, ritornando a Parigi, lo Schneider si fregava le mani, gongolando tutto. E contento lui — nevvero? — che ci abbiamo da ridire noi altri?

■

Se volete, andremo insieme, piuttosto, al Campo di Marte, a visitarvi l'officina areonautica dei signori Godard, Surcouf e Courty, la prima di Francia ed una delle migliori d'Europa; quella cui, recentemente, il governo italiano ha commesso la fabbricazione di cinque palloni da servire pel nostro parco areostatico, non essendovi finora da noi una simil fabbrica nazionale.

E nel locale di via Desaix, al Campo di Marte, che venne costruita molta parte del materiale per cui si resero celebri Giffard, Dupuy de Lome, Jon, i Godard, Shoste.... Di qui uscirono pure i palloni frenati di Nizza (1884), di Torino (1884), di Barcellona (1888), di Parigi (1889), di Roma (1890), di Praga (1891).

E poichè hanno un'officina di costruzioni areostatiche soltanto la Germania, l'Inghilterra e la Francia, così si rivolgono tuttora ai Godard, Surcouf e Courty gli altri stati provvisti anch'essi di servizio areostatico. E son quasi tutti: l'Italia, il Belgio, l'Austria, la Spagna, la Russia.... sino la China e il Giappone, che ne traggono partito per la prima volta nella loro guerra attuale.

Ma tutte queste costruzioni verranno superate dal gran pallone frenato, progettato per l'esposizione del 1900. Si tratterebbe d'una sfera di 44 metri di diametro e d'una cubatura di 45 000 metri cubi. La navicella avrebbe 50 metri quadrati di superficie, con 6 metri di diametro interno. L'areostato costerebbe un milione. Esso potrebbe portare normalmente 160 persone ad un'altezza di 600 metri; oppure 100 persone ad un'altezza di 1000 metri. Sarebbe, insomma, il più gigantesco pallone costruito sin qui.

*

Come si fabbrica un pallone?

Incominciamo col dare un'occhiata all'officina. È un'immensa



VERNICIATURA DELLE PEZZE DI SETA.



INSIEME DELL'OFFICINA. — PALLONE SGONFIATO.

(Da fotografie.)



ALLONE SEMIGONFIO AD ARIA.



Costumi da maschera (dal giornale di mode Margherita, edito dalla Casa Fratelli Treves in Milano.)

Angelo Manfredi.

tettoia in legname, al cui soffitto sono appesi i cerchi e le scale per mettere a seccare le stoffe verniciate, e le navicelle col loro materiale di manovra; navicelle che affrontarono le varie peripezie delle ascensioni libere, e navicelle che si cullarono placidamente nel tram-tram delle ascensioni frenate.

Il pavimento è libero per buon tratto, per lasciarvi lo spazio su cui gonfiare ad aria i palloni in costruzione o in riparazione. Eccone qui appunto uno, gonfio a metà, simile alla mole di un cetaceo che emerga dalle onde. Dopo alcun tratto, esso viene sgonfiato quasi completamente e così, fra la tenue luce della giornata grigia, lo si direbbe il dorso d'una tartaruga immane.

Sembra di entrare in un mondo impensato ed incomprensibile, al varcare la soglia di questo arsenale areostatico, irto di corde, di navicelle, di pendule sete; e dove, appoggiata ad una tavola, trovi persino — personaggio ormai indispensabile d'ogni ambiente moderno — una bicicletta.

È qui, in questa officina, che si fabbricano i palloni.

I migliori di questi sono in seta pura. Dapprima si adoperava una qualità di seta vegetale cinese, detta *ponghée*. Ma a poco a poco il *ponghée* ha preso a peggiorare... proprio come le faccende guerresche del suo paese; ed ora lo si sostituisce con la vera seta animale nostrana, filata e tessuta con norme speciali, e in base a speciali esigenze. Questa seta viene poi provata col dinamometro; e deve sempre offrire una certa resistenza proporzionale alla cubatura dei palloni. Per un areostato di 500 mc., per esempio, si richiede almeno 950 al dinamometro.

Alla seta così verificata si dà poi un leggerissimo strato di vernice, formata quasi esclusivamente d'olio di lino cotto. Questa vernice viene spalmata a caldo, sulla pezza intera, mediante tamponi.

Quando la stoffa è rimasta appesa ad asciugare durante due o tre giorni, viene distesa su di un tavolato, a spessori soprapposti, che vanno dai 12 ai 24. Poi la si taglia in trapezi, di dimensioni determinate in base ad un calcolo grafico che dipende dalle dimensioni del pallone.

I pezzi vengono cuciti insieme a macchina, con filo di seta e con gli aghi più sottili che vi siano, nell'ordine voluto, per zone circolari; e le zone vengono riunite l'una all'altra sino a formare un mezzo involucro. Nella stessa maniera si forma l'altra metà. Ai due emisferi si danno cinque o sei strati della vernice sopraccennata: si fanno asciugare, appendendoli a cavalcioni di enormi cerchi di legno. Poi vengono riuniti, e la cucitura, che serve a ciò, viene anch'essa riverniciata. In tal modo tutto il pallone diventa impermeabile, e non rimane più traccia dei forellini, siano pur minimi, fattivi dagli aghi.

Alla sfera così ultimata conviene, ormai, unire gli accessori: la rete di canape che avviluppa l'involucro e regge la navicella; la valvola superiore che serve a regolare la discesa; la valvola inferiore (che talora prende la forma di un tubo addizionale), intesa a scaricare il gas di dilatazione. Poi la navicella di vimini, che accoglierà l'areonauta; e l'áncora col suo cavo; e il cavo moderatore che serve a rendere sicura la discesa e ad evitare le scosse; i sacchi di zavorra per regolare la salita e la discesa; e, infine, tutti gli strumenti che l'areonauta porta seco per dirigersi, o per darsi ad osservazioni scientifiche, o, anche, per le necessità del viaggio se questo deve durare molte ore. Fra siffatto arsenale non si dimenticano mai, naturalmente, il barometro e la bussola.

E ora, che il pallone è così al completo, non vi resta che gonfiarlo, imbarcarvi nella navicella; e buon viaggio!

AUGUSTO FERRERO.

Le fotografie che illustrano questi cenni areostatici vennero prese sul posto e sviluppate poi nella fotografia Manfredi. Colgo l'occasione per segnalare ai lettori dell'ILLUSTRAZIONE questo vero tipo d'artista, più che di fotografo, che onora veramente, qui a Parigi, l'arte sua e il nome nostro. Basta vedere il viso del Manfredi, la fronte alta, i capelli lunghi e ondati, la barba fluente e maestosa.... una vera testa di Mosè, per capire l'uomo. Il quale coltiva la fotografia con intelletto d'amore e dopo aver diretto per varii anni uno dei primari stabilimenti fotografici parigini — quello del Pirou — ha oggi studio proprio, e vi produce dei veri capolavori fotografici.

LORETO NELLA LEGGENDA
NELL'ARTE, NELLA STORIA [1].

Saltando molti numeri di questo inventario in cui i personaggi sono meno illustri ma non minori le dovizie, omettendo tutto il gran tesoro e le lampade d'oro che pesavano centinaia di libbre, fra cui quella offerta dalla Serenissima di squisita fattura che pesava da sè sola libbre trentasette; e quelle d'argento che ne pesavano migliaia raddoppiate, noi stessi a leggere questo inventario, restiamo abbagliati. Tutto fu saccheggiato e portato chi sa dove ad arricchire chi sa quali principi, a fregiare chi sa quali corone, a scintillare chi sa su quali teste anche non coronate.

Ma vi fu di peggio ancora: tutti i broccati furono bruciati dalle armi francesi nella piazza monumentale, per estrarne i metalli preziosi. Un curioso documento che molti ricordano e che ora pare non si trovi più, accertava che il popolo si ammutinò, e che il generale francese, ad evitare quello che egli chiamava *fanatismo superstizioso*, fece caricare sulle ambulanze le casse e se ne andò.... con Dio.

Degli arazzi in parte distrutti e in parte manomessi da barbari autoctoni, dopo altre civiltà moderne, si ammirano ancora alcuni, eseguiti sui cartoni di Raffaello e di Giulio Romano. Essi orneranno le pareti del nuovo Museo, di cui ora si sta allestendo locale più degno.

Le finestre del Museo attuale si aprono sull'immensa distesa di Castelfidardo, che è in gran parte patrimonio di quella Basilica. Anche il monumento dei nostri prodi caduti, sorge su terra sacrata dalla leggenda, forse su quella terra stessa che Anna d'Austria offrì alla Basilica *à l'honneur de Saint-Louis, pour l'execution de quel ouvrage d'architecture*, quando era Reggente pel re Sole, mediatore il cardinale Mazzarino.

Il voto di Anna d'Austria sta ora per esser compiuto dalla Francia repubblicana, colla cappella che si chiamerà dei francesi. Ironia del destino!

Santa Casa per cui sorse una città, e per cui furono profusi milioni dal 1294 ai giorni nostri, e che fu la patria di quel Trajano Boccolini, il quale rivendicato pel primo in Italia da quell'arguto ingegno di Giuseppe Revere, fu emulo del Machiavelli e del Paruta, li superò nel concetto morale della patria e morì vittima della tirannide e dell'insidia spagnuola, ha una vera e propria storia civile e artistica, da meritare l'attenzione degli studiosi. Singolare in tutto, questa zolla ferace di terra italiana! in essa possono vivere le istituzioni moderne, vicine alle antiche. Certo nella compagine del vecchio e del nuovo qualche stridore c'è; ma l'origine ha in sè il suggello religioso: i suoi commerci, la sua vita morale e materiale, la sua ragion d'essere sta in quel gonfalone che in ogni festa popolare il Municipio deve esporre sul frontone del suo palazzo: nessun luogo ricorda maggiormente Roma, pel modo di essere, pel modo di vivere, per le due potestà esistenti si può dire sotto lo stesso tetto: un oblio delle origini equivarrebbe ad un suicidio.

Bisogna ricordare che lo stesso Montaigne, il quale precorse la filosofia cartesiana e che dà preziose notizie sui pellegrinaggi dei Dalmati, non ha sdegnato di prendervi, unitamente a' suoi amici — *ses pasques* — e vi ha lasciato — 50 *bons écus pour sa part.*

Il saccheggio francese ha distrutto poi il prezioso *documento umano* del curioso moralista, che presentò il suo voto a *Santa Casa.* — “J'y peus trouver à toute peine place et avec beaucoup de faveur, pour y loger un tableau dans lequel il y a quattre figures d'arjant attachées: cele de notre Dame, la miene, cele de ma feme, cele de ma fille. Au pied de la miene il y a insculpé sur l'arjant: *Michæl Montanus, Gallus Vasco, Eques Regij Ordinis 1581:* à cele de ma fame: *Francesca Cassaniana uxor;* à cele de ma fille: *Leonora Montana filia unica:* et sont toutes de ranc à genous dans ce tableaux et la Notre Dame en haut en devant.„

Loreto è un grande ospizio di pellegrini: il suo mercato non è che un emporio di oggetti sacri, di simboli, di stoviglie figurate, di ancone di vetro, di nastri istoriati di trionfi e di palme di fiori: e le donne sulle botteghe lavorano le coronelle con una velocità appena paragonabile alle merlettaie di Burano e di Cantù, ad un prezzo che par favoloso, come par favoloso tutto quanto vive e si agita su quel ridente pinnacolo.

Esso non è che una grande opera pia: le sue beneficenze regolate da un'amministrazione, alla quale è a capo un egregio gentiluomo nominato dal Re, il cav. Emilio Lodrini, la cui probità proverbiale è una fideiussione, si estende dall'ospedale internazionale al soccorso a domicilio, dalla limosina alla carità in ogni sua più svariata forma.

Il suo archivio in cui il compianto cav. Guido Levi trovò il famoso libro di Lorenzo Lotto e attinse documenti di grandissima importanza artistica e legale, per la varietà dei canoni, dei calciarii, dei contratti, delle immunità, e di cui il Gianuizzi fece tesoro per le sue importanti pubblicazioni storiche e artistiche, racchiude gli autografi dei Santi Padri della musica sacra, dal 1511 ad oggi, grande fra tutti Pier Luigi da Palestrina.

Esiste qui il primo decreto del cardinale Giulio Della Rovere che secondo le prescrizioni del Concilio Tridentino vietava la musica profana e popolare in chiesa, e nominava il primo Maestro di Cappella, il fiammingo Giovanni Pionner, che aprì la serie famosa, la quale passando pel Basili finisce col cav. Roberto Amadei, insigne specialista e meritamente lodato.

Di questi autografi mancano molti. Ci fu un tempo in cui, dicesi, si diedero i quaderni musicali pei bachi da seta: tali altri tempi resero facili e impunite le sottrazioni agli amatori delle curiosità storiche e artistiche, negli appartamenti del Pontefice, che insieme alle sagristie e al palazzo regio è un fulgore di tessuti, di avorii, di bronzi e di quadri d'inestimabile valore. Vi s'incontrano Guido Reni, Gherardo dalle Notti, il Parmigianino, il Correggio, il Garofalo, il Guercino, il Tintoretto, Andrea del Sarto, il Callot, lo Schedone, il Maratta, i Carracci, lo Zuccari, il Borgognoni; pei bronzi bastano le porte, il battistero, la statua di Sisto V; e per le curiosità storiche, fra altre cose preziose, un quadro bizantino, portato da molte famiglie dalmate, venute a stabilirsi in Loreto, e appartenenti al rito greco, forse eredità delle Crociate, a cui si deve la civiltà di quelle che ora sarebbero chiamate *imprese coloniali.*

Il palazzo accoglie ancora i trecento ottanta vasi di porcellane antiche attribuite a Raffaello e Giulio Romano, che Francesco Maria duca d'Urbino donò alla farmacia pietosa della Basilica. È una fuga di anfore, di coppe, di misure, stimati ad un prezzo favoloso da un banchiere, che patteggia coi re e coi regni, e che voleva farne ac-

[1] Vedi i N. 49 e 50 del 2.° semestre 1894.

quisto, e da Cristina di Svezia che diceva valevano tutto il Tesoro. Alcuni è fama siano stati trafugati, poi rivendicati dall'autorità: certo taluni son mutilati, mostrando le anse rotte, come braccia invocanti dal cielo vendetta, contro i moderni farisei.

Santa Casa aveva altresì la cantina pei poveri: la cantina bramantesca, in cui la botte storica, che la voce tradizionale del popolo dice grande come l'Edicola, cava un barile al giorno di misura marchigiana (46 litri), cioè 366 per un anno, non volendo far torto al *bisesto* per quanto *funesto*.

Del nuovo tesoro, dei merletti, delle pianete di moderni broccati, con ricami di topazii e ametiste, lampade d'oro e d'argento, preziose offerte di re, di regine, di pontefici, e perfino di turchi, valori per milioni di lire, reintegrato pel primo da Papa Pio VII non parleremo. Vi sono gioielli infiniti, oggetti di curiosità preziosi, fra cui un abito di ganzo d'oro e d'argento, ricamato di opali e di turchini, del re Antonio di Sassonia, calici tempestati di gemme dei tre ultimi che portarono il nome di Pio, fiori di brillanti di Maria Luisa d'Austria duchessa di Parma, della regina di Napoli, di quasi tutti i sovrani cattolici, e dei fedeli di tutto il mondo.

La vôlta, dipinta dal Pomarancio, si curva sopra delle pareti che hanno per tappezzeria bacheche da gioiellieri. In una di esse si vede la famosa perla in figura della Vergine sulle nuvole che una pietosa tradizione attribuisce ai pescatori di perle, i quali, come i pescatori d'anime, avevano perduta la fede; e la portarono pellegrinando fino alla Casa di Nazareth per cui avevano fatto il memorabile voto che li rese ricchi e, dicono, felici. Essa apparteneva all'antico tesoro e ritornò dond'era partita, rivendicata dal Pontefice Pio VII, forse da un saccheggiatore pio, a cui quell'immagine pescata nella conchiglia perlifera del Golfo Persico, era un rimorso tormentoso. Un altro voto fu fatto e sciolto, dice la tradizione in Loreto: il voto immortale che portò Cristoforo Colombo alla scoperta dell'America. Formato ai piedi dell'altare di Nazareth il gran navigante portò oltre i mari l'immagine della Tuttasanta, e la promessa di scioglierlo al suo ritorno dalle terre che aveva fede di trovare sotto il sole, col suo aiuto. La terra promessa dell'ardito navigante fu trovata, e il voto fu sciolto per mandato, poichè non gli bastarono le forze di recarsi in persona alla Casetta di Nazareth. Un pellegrino amico lo sciolse per lui. Qual mai altro pellegrinaggio fu più sublime di questo? Durano i pellegrinaggi da secoli della gente buona e pia nella magnifica semplicità della fede intrepida e invitta.

È impossibile, per chi non vi assiste, immaginare il pellegrinaggio del 10 dicembre e dell'8 settembre. Noi ne abbiamo parlato altra volta in queste stesse pagine. Esso è in gran parte, specie quello del settembre, un gran pellegrinaggio amoroso, in cui le nozze invocate portano l'impronta della fecondità. I costumi regionali si mostrano in tutto il loro maggiore splendore, e fra tutti campeggiavano ancora pochi anni fa, quelli dei contadini di Santa Casa, che popolano cinque o sei comuni, e avevano un abito speciale, che si confondeva con un orientale misto di dalmato, poichè è fuori d'alcun dubbio che il contado lauretano è in gran parte di razza slava, come si comprende anche dal linguaggio. Gli uomini colla ciarpa rossa intorno le reni, il panciotto sul farsetto, i calzoni attillati e bottonati in fondo, il cappellino a cono; e le donne cogli ampi maniconi a rigonfi e sboffi, col *pettino* di rame inciso, senza busto come le orientali, vestite di colori sfolgoranti ricordavano le Albanesi della Bassa Italia, sfuggite anch'esse alla conquista turca. Esse hanno i più begli occhi della Marca, il sangue più vivo e il latte più sostanzioso: del che non c'è a stupirsi avendo una sì grande Patrona.

Il pellegrinaggio che in questi giorni si celebra, avendo la ricorrenza del centenario, ha naturalmente acquistato la solennità del concorso dei prelati e degli artisti italiani e stranieri, che fondono come nel medio evo la festa religiosa e la festa civile, come accadde a San Marino, dove Enotrio trovò l'occasione fortunata d'invocare il nome di Dio in terra di libertà.

Solamente che qui, non il cantore di Satana evoca un altro fabbro umile e pietoso; ma le note armoniose dedicate dal Gounod al Santuario e i salmi e i motetti del Rheimberg, dello Sgambati, dell'Amadei vengono cantati da artisti insigni, accompagnati dall'orchestra di Bologna, dal Liceo musicale di Pesaro, a cui l'arte invidia il quintetto famoso, che ha per *violino* quel Frontali che fu l'interprete personale di Wagner e di Listz: e musicalmente celebra il fabbro di Galilea e l'autrice del *Magnificat*, il ceppo di Davide, che aveva con lei *il pensier degli antiqui vati*, quando annunziavano i trofei verginali alzati per redimere l'umanità.

In queste sere tutta la Marca, gli Abruzzi, i colli italiani della Dalmazia sorella sono in fiamme: il falò, fuoco di allegrezza, degl'ingenui montagnoli, fa parere stellata tutta la terra Picena. Dal Vettore al San Vicino e al Conero, nel piano ridente di Castelfidardo, negli agrumeti di Grottamare e di San Benedetto del Tronto, negli uliveti di Ascoli e dell'*Umbria verde*, ogni casetta campagnuola accende il suo fascio davanti all'aia; le campane di tutte le chiese suonano a festa; spari di mortaretti e salve di fucili rompono l'alto silenzio della notte, e i canti lieti, talvolta amorosi, che la semplicità pastorale alterna colle litanie lauretane, diffondono una lieta e straordinaria musica rusticana, nelle vallate dell'Esino, del Chienti e della Nera rumorosa, gemina del Tevere, a cui *dà a bere* nel suo letto fangoso e lento.

Quest'anno io non accenderò il consueto falò nel mio romitaggio dell'Alta Marca. Dall'altezza dello spalto del Palazzo Regio, vedo scintillare invece fino al mare, i fuochi lieti dei contadini di Santa Casa, e i lumi delle barchette pescherecce nel lido di Ancona.

Ma so bene che non mancherà la catasta sullo spianato, accesa dalla fede di que' pii, che mi sono coloni e discenti. Essi spareranno lietamente come qui, pensando chi sa che cosa di quello che essi chiamano il *mio paradiso*, perchè sanno che la mia notte della *Venuta* è vegliata sotto la cupola meravigliosa.

Il piano di Castelfidardo e i suoi fuochi fin presso il monumento dei nostri grandi e poveri morti, mi pare un immenso accampamento di soldati, e gli spari raddoppiati, le campane squillanti fra la nebbia che volteggia e par fumo, dànno l'immagine tremenda d'una battaglia notturna.

Ma invece è festa di pace, è allegrezza di cuori semplici, è fede di anime giulive.

E io sento la letizia dei cuori. La sentiva anche Quintino Sella e s'inteneriva al cospetto di quella lunga processione del Santuario di Oropa. Lasciamogliela: essi han l'aria di ripetere le parole memorande di Cicerone: “*Quod si in hoc erro, lubenter erro, nec mihi hunc errorem, quo delector, dum vivo, extorqueri volo.*” Questa ispirazione pia è il *sursum corda* delle anime. Essa non accende le miccie alle bombe devastatrici; non fa alzare i patiboli in seno alla nostra civiltà; arma la mano, anzichè di pugnali omicidi, di quel simbolo d'amore e di carità, per cui l'uomo fu fatto libero e reso uguale al padrone, che lo comperava sul mercato come un bruto ignaro e soggiogato.

CATERINA PIGORINI BERI.

ENRICO BRISSON, presidente della Camera francese.

L'ELEZIONE DI FAURE. — ENRICO BRISSON.

Dell'elezione del nuovo presidente della Repubblica francese, al posto del dimissionario Perier, abbiamo parlato nel numero scorso, cogliendo le varie fasi della tempestosa seduta del 17 a Versailles. Il nostro disegno, da schizzi dal vero, rappresenta il momento in cui il nuovo eletto esce, festeggiatissimo, dall'adunanza.

Uniamo anche il ritratto del maggior competitore di Felice Faure, Enrico Brisson. Come Faure, le origini di Brisson sono modeste. Suo padre era un bidello di scuola a Parigi. Nato a Bourges nell'agosto del 1835, Brisson si gettò presto nelle lotte politiche. Con Ferry, Floquet, Gaudette ed altri, organizzò l'opposizione contro l'Impero: con Gambetta e Challemel-Lacour, collaborò nella *Revue politique*. Nelle prime lotte per essere eletto deputato, gli toccò la stessa sorte di adesso che volea esser eletto presidente della Repubblica. Nelle elezioni del 69, aveva per competitore Glais Bizoin, ch'era bensì repubblicano, ma più moderato di lui: fu battuto da Glais Bizoin. Nel '71, entrò trionfalmente nell'Assemblea nazionale; e da allora fu uno dei corifei della sinistra radicale; relatore di commissioni, ecc. Fu il relatore della famosa commissione d'inchiesta nel ministero Broglie. Egli propendeva per metterlo in istato d'accusa; ma non gli diedero retta. Direttore e comproprietario del *Siècle*, oltre la parlamentare, disponeva d'un'altra tribuna temuta. Quando il Gambetta divenne primo ministro, egli fu eletto, in sua vece, presidente della Camera. Nell'aprile dell'85, salì al posto di primo ministro, tenendo anche il portafoglio della giustizia. Cadde; ma fu eletto, in compenso, presidente della Camera.



Prezzi ridotti **Oettinger & C.ia, Zurigo (Svizzera)** **Fine Stagione**

SPECIALITÀ: STOFFE LANA E COTONE
• per SIGNORE e SIGNORI •

Cheviots, Draps, Diagonals, Cachemires, Armures, Phantasies, ecc., colori chiari ed oscuri.

Campioni franco per esame

Ricchissima scelta a prezzi ridotti ai privati franco a domicilio per tutta l'Italia

Cartolina postale per la Svizzera Centesimi 10: Lettera, Centesimi 25.

È uscito l'opuscolo di grande attualità

Contro il Parlamentarismo

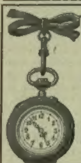
SAGGIO DI PSICOLOGIA COLLETTIVA DI

SCIPIO SIGHELE

UNA LIRA

Dirigere commissioni e vaglia ai Fratelli Treves, editori, in Milano, Via Palermo, 2.

ELEGANZA - Prezzi eccezionali - PRECISIONE



E. CORTESI

Milano - Gall. Vitt. Eman., 81 (di fianco Birreria Gambrinus) - **Milano**

Remontoirs per Signora

Acciaio con fermaglio . . . . . L. **15,50**
Argento " . . . . . . " **18,50**
con Monogramma (cifre) in rilievo L. **2** in più

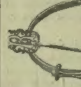
ESCLUSIVITÀ DI VENDITA IN ITALIA DEL RINOMATO

Remontoir americano **"WATERBURY,,** in Nichel argento

UNICO Orologio di precisione con 2 anni di garanzia per sole **L. 10**

Con applicazione di Monogramma **Lire 2** in più.

Qualsiasi riparazione di questo Orologio non oltrepassa la spesa di L. 2,50.



SPILLA DA CRAVATTA
con monogramma ossidato-dorato
(TUTTE LE COMBINAZIONI)
cadauna **LIRE 2,50** cadauna

SPECIALITÀ in ARGENTO
con iniziali a scelta
in **ORO**

Braccialetto L. **12,50**
Spillone . . . " **5,50**
Anello . . . " **6,—**
Spilla . . . . " **3,75**

Ultime Novità in Articoli per Regalo

TEATRO DI ENRICO IBSEN

Casa di bambola, dramma in 3 atti 1 —
La lega dei giovani, commedia in 5 atti . . . . 1 —
Un nemico del popolo, dramma in 5 atti . . . . 1 —
Spettri, dramma in 3 atti. 1 —
Le colonne della società *(in preparazione).*

Dir. vaglia ai Fr. Treves, Milano.

26.ª EDIZIONE

La Vita Militare

BOZZETTI DI

EDMONDO DE AMICIS

Un volume in-16 di 480 pagine
LIRE QUATTRO.

Dir. vaglia ai Fr. Treves, Milano.

Sciroppo

DI RAFANO IODATO

di GRIMAULT & C.ie, Farmacisti a Parigi

DA VENT' ANNI QUESTO RIMEDIO DA' I PIU' RIMARCHEVOLI RISULTATI NELLE MALATTIE DEI FANCIULLI, SOSTITUENDOSI ALL' OLIO DI FEGATO DI MERLUZZO ED ALLO SCIROPPO ANTISCORBUTICO.

Eccellente contro gli ingorghi e le infiammazioni delle glandole del collo, le croste lattee, le diverse eruzioni della pelle, del capo, e del volto, eccita l'appetito, dà tonicità ai tessuti, e combattendo il pallore e la flaccidità delle carni, restituisce ai fanciulli il loro vigore e la loro gajezza naturali. È un rimedio potente contro gli sfoghi dei lattanti, ed un ottimo depurativo. — PREZZO D'OGNI BOCCETTA: **L. 4.**

Deposito nelle principali Farmacie del Regno

È USCITO IL PRIMO VOLUME

LA VITA ITALIANA NEL SEICENTO

I. — **STORIA.**

FALORSI (Guido) . . . . . Dalla pace di Castel Cambrese a quella dei Pirenei.
MASI (Ernesto) . . . . La reazione cattolica.
GNOLI (Domenico) . . . . . Roma e i Papi nel seicento.
MOLMENTI (Pompeo) . . La decadenza di Venezia.

LIRE DUE.

Seguiranno immediatamente gli altri due volumi:

II. — **LETTERATURA.**

MAZZONI (Guido) . . . . . La battaglia di Lepanto e la poesia politica.
BOVIO (Giovanni) . . . . . Il pensiero italiano nel secolo XVII.
DEL LUNGO (Isidoro) . . Galileo: sua vita e suo pensiero.
PANZACCHI (Enrico) . . Giambattista Marini.
GUERRINI (Olindo) . . . . Alessandro Tassoni.

III. — **ARTE.**

VENTURI (Adolfo) . . . . . I Caracci e la loro scuola.
NENCIONI (Enrico) . . . . Barocchismo.
SCHERILLO (Michele) . . La commedia dell'arte.
BIAGGI (Alessandro) . . . La musica del secolo XVII.

L'opera completa costerà **L. 6.** - I tre volumi riuniti in uno solo legato in tela e oro: **L. 7.**

Dirigere commissioni e vaglia ai Fratelli Treves, Milano.

FERNET-BRANCA



Specialità dei **FRATELLI BRANCA** di Milano

VIA BROLETTO, 35.

Fornitori di S. M. il Re d'Italia

I SOLI CHE NE POSSEGGONO IL VERO E GENUINO PROCESSO

Medaglia d'oro e gran diploma d'onore alle Esposizioni di:
Firenze 1861, Londra 1862, Parigi 1867, Vienna 1873, Venezia 1875, Filadelfia 1876, Parigi 1878, Sydney 1880, Bruxelles 1880, Melbourne 1881, Milano 1881, Nizza 1883, Torino 1884, Anversa 1885, Londra 1888, Barcellona 1888, Parigi 1889, Palermo 1892, Genova 1892
Medaglia d'oro del Ministero d'Agricolt., Industria e Comm., Roma 1892
Gran diploma di 1.° Grado all'Esposizione Mondiale di Chicago 1893

MASSIME ONORIFICENZE

L'uso del **Fernet-Branca** previene le indigestioni ed è massimamente raccomandato per chi soffre febbri intermittenti e vermi: questa sua ammirabile e sorprendente azione dovrebbe solo bastare a generalizzarne l'uso ed ogni famiglia farebbe bene ad esserne provvista.

Questo liquore composto di ingredienti vegetali si prende mescolato coll'acqua, col seltz, col vino e col caffè. — Corregge l'inerzia e la debolezza del ventricolo, stimola l'appetito, facilita la digestione, è sommamente antinervoso e si raccomanda alle persone soggette al mal di stomaco, capogiri e mal di capo, causati da cattive digestioni o debolezza nonchè a quel malessere prodotto dallo spleen. — Molti accreditati medici sostituiscono già da tanto tempo l'uso del **Fernet-Branca** ad altri amari soliti a prendersi in casi di simili incomodi.

Effetti garantiti da certificati di celebrità mediche, da Rappresentanze Municipali e Corpi Morali.

Prezzo Bottiglia grande L. **4.** — Piccola L. **2.**

Esigere sull'Etichetta LA FIRMA trasversale FRATELLI BRANCA e C.

GUARDARSI DALLE CONTRAFFAZIONI.

Sola concessionaria per l'esportazione nell'America del Sud C. F. HOFER & C. - GENOVA.



Digestione Perfetta

mediante l'uso della

TINTURA ACQUOSA DI ASSENZIO

di Girolamo Mantovani - Venezia

Rinomata bibita **tonico-stomatica** raccomandata nelle **debolezze e bruciori dello stomaco, inappetenze e difficili digestioni;** viene pure usata quale preservativo contro **le febbri palustri.**

Si prende schietta o all'acqua Seltz.

Guardarsi dalle imitazioni

VENDESI in ogni farmacia e presso tutti i liquoristi.

LA SIGNORA CAGLIOSTRO romanzo di **L. A. VASSALLO (Gandolin)**
Un volume di 380 pagine: **L. 3,50.**

Dirigere commissioni e vaglia ai Fratelli Treves, editori, in Milano.

LA SETTIMANA.

Il decreto per la chiusura della sessione, firmato il 13 corrente, fu pubblicato il 21. Non lo precede alcuna relazione, ritenendosi valevoli per la chiusura le ragioni addotte nella relazione premessa al decreto di proroga. Nella sessione ora chiusa — la più breve di quante ne furono tenute dopo la promulgazione dello Statuto, il Senato s'è radunato tre volte, la Camera undici.

Non tutti i ministri erano d'accordo sulla opportunità della chiusura della sessione: anzi si era manifestato fra il Crispi ed il Saracco qualche dissenso, non parendo al ministro dei lavori pubblici conveniente il sistema dei decreti-leggi per l'applicazione di nuovi aggravi. Ma quando appunto il dissenso pareva che stesse per scoppiare, l'intervento della corona indusse il Saracco a recedere dalla sua opinione e dall'idea di provocare una crisi.

Il decreto di chiusura prelude evidentemente a quello col quale sarà sciolta la Camera: ma lo scioglimento si promulgherà soltanto due o tre settimane prima delle elezioni generali, per avere sempre modo di convocare il Parlamento quando se ne presentasse la necessità. Le elezioni generali si faranno con le nuove liste, che potranno essere pronte alla fine di marzo od ai primi d'aprile: per conseguenza le elezioni si faranno alla fine d'aprile o nei primissimi giorni di maggio.

Domenica 20 ebbero luogo altre due elezioni suppletive a Desio ed a Budrio. A Desio fu eletto il moderato ing. Luigi Radice: a Budrio, dopo una lotta vivacissima, alla quale presero parte 3800 elettori sopra 4800 inscritti, prevalse il socialista Andrea Costa sul generale Giuseppe Mirri, con 275 voti di maggioranza. È un nuovo sintomo di cui non si può dissimularsi la gravità; e che mostra il pericolo a cui il ministero va incontro per le elezioni generali.

—

Le notizie d'Africa sono finora eccellenti. Dopo quanto abbiamo succintamente narrato nell'ultimo numero, il generale Baratieri, inseguendo Mangascià nella fuga verso lo Scimenzana, lo raggiunse a Senafè la sera del 15, grazie ad una marcia celerissima di 11 ore. Essendosi potuto piazzare una delle batterie da montagna in una posizione elevata, il tiro ben diretto degli otto pezzi provocò l'assoluta dissoluzione del campo tigrino. Il ras, la cui tenda serviva di principale bersaglio ai nostri colpi, potè salvarsi con la fuga, lasciando nella sua tenda vesti, tappeti, e perfino una corrispondenza che proverebbe, a quanto si dice, gli intrighi di francesi e di russi a nostri danni. I soldati tigrini sbandandosi nelle tenebre lasciarono tende in gran numero, armi, viveri, munizioni, materiale in quantità. Diciasette *negarit* raccolti sul campo fanno comprendere facilmente che ras Mangascià aveva seco tutti i capi del Tigrè.

Il generale Baratieri ha creduto opportuno di non continuare l'inseguimento addentrandosi nel terreno frastagliato e pericoloso dell'Agamè. Lasciando qualche compagnia nell'Okulé Casai, col grosso delle truppe egli è tornato all'Asmara dove giunse il 20, accolto con grandissima festa da italiani ed indigeni. Anche in tutto il paese, attraversato durante la marcia, gli indigeni lo festeggiarono grandemente. Le congratulazioni per le vittorie riportate in Africa, spedite dall'Italia al generale Baratieri sono state oltremodo numerose: la vittoria definitiva di Senafè ha dato occasione a ripetute dimostrazioni di simpatia per l'esercito e per Baratieri. Il governo inglese fece pervenire per il primo a quello italiano le sue congratulazioni: altrettanto hanno fatto Guglielmo II e Francesco Giuseppe direttamente a Re Umberto.

La spedizione russa per l'Abissinia, della quale abbiamo parlato più volte, si è imbarcata il 18 a Port Said sul battello postale francese diretto a Obok. L'arrivo di quella missione sembra aver destato le gelosie dei Lazzaristi francesi; quelli stessi ai quali s'attribuisce lo aver consigliato a Mangascià di tradire gli Italiani che lo credevano nostro amico. Il padre Taurin capo della missione Lazzarista ha protestato contro l'intervento della missione russa presso l'autorità di Gibuti. Dal canto suo il governo italiano, a tutela della Colonia Eritrea, ha autorizzato il generle Baratieri ad espellere i Lazzaristi dall'Agamè, quando la loro presenza ci dovesse procurare nuovi fastidi.

—

Il prefetto di Palermo G. Cavasola, fu richiamato con uno dei soliti atti subitanei del Crispi, da quella città e destinato a Modena. L'improvviso trasferimento ad una sede di secondaria importanza, attribuito all'insucesso elettorale del partito dell'ordine nella elezione del IV collegio di Palermo, è stato motivato invece dalla differenza di criteri esistente fra il prefetto ed il generale Mirri, che ha del governo lo speciale incarico della pubblica sicurezza dell'isola. Questa sarebbe ora calma, se non vi stessero creando due nuove cause d'agitazione: una da parte dei socialisti, per ottenere l'amnistia per i condannati dai tribunali militari; l'altra da parte di coloro che combattono il progetto del governo per la ripartizione dei latifondi. Queste due agitazioni, molto dissimili nell'origine, finiscono per avere di mira lo stesso scopo e per servirsi degli stessi mezzi, ai quali si pretende che il prefetto Cavasola non abbia saputo opporsi con la necessaria previdenza ed energia.

Dell'assassinio del procuratore generale di Milano, comm. Celli, si parla nel *Corriere*. Aggiungeremo che si continua l'inchiesta per stabilire se il Realini è stato o no il mandatario di un complotto formatosi fra anarchici ed altri malfattori rinchiusi nel penitenziario di Parma dal quale era uscito pochi giorni prima di commettere il delitto. Lettere di minaccia furono mandati anche al procuratore del Re a Mantova e a diversi magistrati di Roma.

Nuovi disordini avvennero all'Università di Roma, essendo venuti alle mani gli avversari ed i fautori del Ferri. A Bologna, dove l'Università era stata chiusa per ordine del rettore, in conseguenza di minaccie e disordini, fu riaperta il 21 per voto del consiglio Accademico. Pare che gli studenti siano ora quieti, ma non si può garantire che la quiete avrà lunga durata. Anche a Napoli v'è qualche agitazione.

—

Il terremoto non ha finito di allarmare le popolazioni Calabresi. Il 19 si fece sentire una scossa in senso ondulatorio a Reggio, Bagnara, Gioia, Palmi, ecc.; nuove scosse, nella notte dal 20 al 21, costrinsero gli abitanti di Palmi e di Reggio ad uscire nelle vie ed a pernottarvi.

—

L'elezione di Felice Faure a presidente della Repubblica Francese, annunziata con poche parole nell'ultimo numero, riuscì inaspettata e fu il resultato necessario dell'unione dei voti della maggioranza del Senato con quelli della maggioranza della Camera. Al primo scrutinio Brisson, candidato radicale per il quale votarono anche i socialisti, ottenne 388 voti, Felix Faure 244; Waldeck Rousseau 184. Quest'ultimo, candidato della maggioranza del Senato, avendo pubblicamente desistito dalla canditatura, i suoi voti si portarono naturalmente sul Faure candidato della parte moderata della Camera. Allo scrutinio di ballottaggio il Faure ottenne 435 voti, il Brisson 263, e fu proclamato presidente della Repubblica. È facile però il constatare che il Faure non ha per lui la maggioranza della Camera attuale, ciò che gli renderà non facile l'esercizio del suo alto ufficio. Fin da principio i giornali radicali lo hanno attaccato con violenza ed i socialisti hanno protestato contro la sua elezione. Il nuovo presidente si è trovato per conseguenza nella necessità di incaricare un radicale della formazione del nuovo gabinetto, sebbene egli sia l'eletto dei partiti temperati. Il Bourgeois, che ha accettato l'incarico, è uno di quelli che, dissentendo dalla maggioranza, votava recentemente per la liberazione del Gerault Richard, eletto deputato del 13.° circondario di Parigi, e detenuto per offese al presidente della repubblica. Il Bourgeois sembra esser riuscito a mettere insieme un ministero, ma non senza difficoltà. Ammettendo che domani possa presentare la lista definitiva resta a vedere se egli contraddirà sè stesso lasciando Gerault Richard in prigione, oppure se la Camera contraddirà al proprio voto ordinandone la liberazione.

A Roanne, città industriale del dipartimento della Loira, tremila e più tessitori si sono messi in sciopero. La loro attitudine aggressiva costrinse il sottoprefetto a farli disperdere: avvenne un parapiglia nel quale fu arrestato il deputato Carnaud.

L'ultima statistica officiale della direzione delle dogane ci mostra che il bilancio del commercio francese non dà punto ragione ai fautori del protezionismo. La Francia nel 1894 ha importato per 366 milioni più che nel 1893 ed ha esportato per parecchi milioni di meno sebbene l'esportazione fosse già notevolmente diminuita negli ultimi anni.

—

Lord Rosebery, il *premier* inglese, ha fatto un discorso ad una adunanza dell'Unione liberale, alla quale adunanza assistevano 10 000 persone. Egli espose il programma del lavoro legislativo che sarà presentato al parlamento nella prossima sessione, insistendo nel dire che sarà un programma esclusivamente d'affari amministativi. Parlò anche del *bill* relativo ai Lord assicurando che non è tale da sollevare conflitti: la campagna contro i Lord ha soltanto avuto per scopo di modificare le relazioni fra le due Camere. Questo si chiama volgarmente mettere dell'acqua nel proprio vino, ed il nobile Lord lo ha di molto annacquato, sebbene abbia finito con l'invocare l'aiuto del popolo.

Nel Belgio è all'ordine del giorno la questione dell'annessione del Congo. I socialisti la sfruttano abilmente; il governo è occupatissimo nell'assicurare l'approvazione del progetto che non sembra sicura ed è grandemente desiderata dal Re, il quale avrebbe perfino minacciata l'abdicazione nel caso di un voto contrario del Parlamento.

In Spagna continuano i dissensi relativi alla politica commerciale. I protezionisti si agitano in molte città industriali, specie a Barcellona: alcune società ferroviarie hanno invece di molto abbassato la tariffa del trasporto dei grani per favorire l'introduzione di quelli esteri, mentre Camera e Governo sono d'accordo nel volere proteggere i grani spagnoli.

Guglielmo II ha aperto il 15 la Dieta prussiana col solito cerimoniale e con un discorso nel quale annunziò il *deficit* del bilancio prussiano e deplorò le condizioni dell'agricoltura, ancora cattive, promettendo di dedicare ad esse la propria cura continua e quella del suo Governo. Terminò invitando all'unanime unione di tutti i ben pensanti di fronte agli attacchi sempre maggiori contro l'ordine dello Stato.

Al Reichstag fu discussa la mozione del centro relativa all'abrogazione della legge contro i Gesuiti. I capi dei principali gruppi si dichiararono contrarii all'abrogazione, meno il capo del gruppo polacco, e il Liebknecht capo dei socialisti. Dopo questo successo la seconda lettura della mozione, fu ritirata dall'ordine del giorno. Lo studio del progetto contro i partiti sovversivi e delle modificazioni proposte fu rimandato ad una commissione speciale. La campagna dei giornali della Germania meridionale contro la Prussia non è punto cessata: anzi continua con maggiore violenza.

—

Le diete dell'Austria — meno quella dell'Istria che fu chiusa immediatamente — hanno continuato e terminato i loro lavori senza gravi incidenti, meno un po' di chiasso avvenuto nella Dieta boema che chiese la cessazione dello stato d'assedio. A Pisino, essendo stata eletta una nuova rappresentanza comunale croata, i negozi degli italiani furono chiusi in segno di lutto. A Parenzo si fecero delle dimostrazioni ai deputati italiani. A Trieste fu commemorato con grande simpatia il podestà di Trento Oss-Mazzurana, la cui morte fu un vero lutto per tutto il Trentino.

In Ungheria il nuovo ministero, costituto sotto la presidenza del Banffy, si è presentato alle due Camere facendo dichiarazioni in senso liberale, poichè i suoi componenti escono dalle file della maggioranza del Wekerle. Insistette nel dire il Banffy che considererà come base della sua politica il compromesso del 1867. Alla Camera dei deputati i capi delle opposizioni dissero che si conterranno verso il nuovo ministero come verso il precedente. Alla Camera dei magistrati lo Zichy assicurò il Banffy del buon volere dei suoi amici, ma fece le più ampie riserve riguardo alle leggi ecclesiastiche da sottoporsi ancora all'approvazione del Parlamento. Sicchè siamo al *sicut erat in principio*, nè il cambiamento di gabinetto sembra aver alcun resultato pratico. Nella elezione del presidente della Camera dei deputati lo Szilagy, candidato ministeriale, riportò 207 voti sopra 353 votanti.

—

Il governo russo ha presentato al Consiglio dell'impero il progetto di stabilire una legazione permanente presso il Vaticano.

Si attribuisce allo czar Nicolò l'intenzione di rendere meno severa la censura per i giornali russi come per gli esteri. Al posto del Krivoschein, ministro delle vie e comunicazioni — non stato destituito come si diceva, anzi nominato consigliere intimo e maestro di cerimonie di Corte — fu nominato il principe Milkow, già ispettore generale delle ferrovie. Il principe Labanoff fu nominato ambasciatore a Berlino.

La crisi delle uve secche, che peggiora di molto le condizioni economiche della Grecia, già punto liete, hanno reso necessaria una trasformazione dei tributi. Il governo ha voluto abolire le tasse più gravi per la povera gente, come il dazio consumo, aumentando invece le tasse pagate dagli abbienti, come la ricchezza mobile ed altre imposte. Tutto questo ha prodotto molta agitazione in Grecia, specie in Atene, dove si sono fatte delle dimostrazioni contro la Camera. Il 20, i fautori e gli oppositori del governo, tennero due comizii: al primo, dove furono approvate e lodate le proposte ministeriali, fece atto di presenza anche il principe ereditario; quest'atto dette motivo a recriminazioni vivaci da parte dei giornali di opposizione. Il 21 si ripeterono le dimostrazioni contro le nuove tasse davanti alla Camera che è custodita militarmente. A Parigi s'è fatta già correre due volte la voce di una rivoluzione e della abdicazione del Re: le notizie officiose invece dicono che la Grecia è tranquilla.

—

L'intervento inglese nella guerra Cino-Giapponese fu soltanto minacciato, ma, se pur fatta, la minaccia non ha avuto alcuna conseguenza. I Giapponesi, senza curarsi della flotta inglese agli ordini dell'ammiraglio Freemantle — che secondo il *Times* si è avviata adesso verso il Giappone — hanno bombardato, il 20, Tchuny Cheny all'estremità orientale della penisola che circoscrive a mezzogiorno il golfo di Petchili, e vi hanno sbarcato 25 000 uomini, imbarcati a Kobe su 35 trasporti, ed appartenenti al terzo esercito giapponese non ancora entrato in azione. Ad Hait Cheny, il 18, 14 000 cinesi attaccarono le linee giapponesi, ma furono respinti perdendo 900 uomini. Intanto il Foster, ministro degli Stati Uniti, è arrivato al Giappone con i negoziatori cinesi; ma nessuno crede probabile che le trattative preliminari possano approdare ad alcun resultato.

—

Gli impiegati ferroviari degli Stati Uniti hanno ricominciato lo sciopero. Questa volta il centro dell'agitazione è proprio New York dove cominciarono lo sciopero in 5000, pigliandosela particolarmente contro i trany della metropoli americana. Sono stati chiamati in servizio 3000 soldati della milizia, e a New York come a Brooklyn avvengono giornalmente de' conflitti fra la milizia e gli scioperanti.

Nella Repubblica Argentina il ministero ha dato le dimissioni perchè il presidente Saens Peña non ha voluto accogliere la proposta di amnistia: adesso sembrano inevitabili anche le dimissioni del presidente.

I ministri dell'Argentina, del Chilì e del Brasile negoziano il disarmo sotto gli auspici degli Stati Uniti. Intanto il Brasile ha soppresso tutti gli adetti militari presso le legazioni d'Europa.

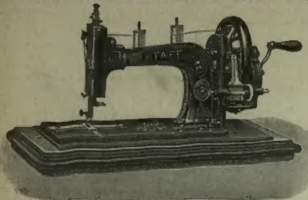
A Montreal nel Canadà vi è stato un grave conflitto fra gli operai disoccupati e la polizia.

—

La miniera d'Audlay nello Straffordshire si è improvvisamente incendiata il 15: sono rimasti vittime di quell'incendio un centinaio d'operai. Nella stazione di Montana (V. S. A.) s'incendiò un treno merci del quale facevano parte de' carri ripieni di materie esplodenti: lo scoppio di queste uccise 75 persone e ne ferì un centinaio.

23 gennaio.

LA MACCHINA DA CUCIRE "**PFAFF**"



recentemente perfezionata è la **migliore** *per* **famiglie** *ed* **artigiani.** *Prestasi* **qualunque garanzia** *perchè a causa del suo* **grandioso** *stabilimento la fabbrica è in istato di fornire macchine della* **più alta perfezione possibile.**

DOMANDARE CATALOGO ILLUSTRATO

G. M. PFAFF, Kaiserslautern (Germania).

Fabbrica di Macchine da cucire.

Fondata 1862. *Operai 700.*

MODIFICAZIONI DELLA

LEGGE ELETTORALE POLITICA

E DELLA

LEGGE COMUNALE e PROVINCIALE

per la parte concernente la

COMPILAZIONE DELLE LISTE ELETTORALI

col **Regolamento** 19 agosto 1894

QUESTO VOLUME CONTIENE ANCHE

LEGGI ECCEZIONALI DI PUBBLICA SICUREZZA

(contro gli anarchici, sulla stampa, sull'estensione del domicilio coatto)

coi **Regolamenti** 28 agosto 1894

I PROVVEDIMENTI FINANZIARI

con tutti gli **Allegati**

VI SONO AGGIUNTE LE NUOVE LEGGI sui **Probi-viri** e sui **Giudici conciliatori**, coi relativi regolamenti; e i nuovi **Trattati di proprietà letteraria ed artistica** con l'**Austria** e con gli **Stati Uniti d'America.**

UNA LIRA.

Dirigere commissioni e vaglia ai Fratelli Treves, editori, in Milano.

L'Isola del Tesoro

DI

R. L. STEVENSON

Questo racconto, ch'era destinato alla gioventù, ebbe un grande successo nel mondo letterario. L'aneddoto di Gladstone ha fatto il giro del mondo. Il grande ministro tornò stanco a casa dopo una seduta burrascosa del Parlamento. Stava per prendere riposo quando aprì per caso un volume abbandonato sopra un tavolino da una sua nipotina. Era l'*Isola del Tesoro*. L'aperse e cominciò a leggerlo.... Fu tale il fascino, che Gladstone non seppe decidersi a lasciarlo. Il suo domestico venne a dirgli che il letto era pronto, egli rimandò il domestico; il fuoco del caminetto si spense, egli non se n'accorse. Solo verso le cinque del mattino, quando vide farsi giorno, si decise a coricarsi. Qualunque romanziere può desiderarsi un successo così lusinghiero. Ed è perfettamente meritato, per l'interesse suscitato da queste avventure e per l'originalità della forma che a questo libro, fatto per i fanciulli, dà tutto l'interesse d'un vero romanzo.

LIRE 1,50 – *Un volume in-16 con 24 incisioni* – **LIRE 1,50**

Dirigere commissioni e vaglia ai Fratelli Treves, editori, Milano.



I FIORI

di Primavera - d'Estate - d'Autunno - d'Inverno

QUARANTA TAVOLE ORIGINALI A COLORI

Legate con elegante coperta in tela e oro ornata a colori: **Lire Cinquanta**

Le quattro parti si vendono anche separatamente legate alla bodoniana a **Lire Dieci** ciascuna.

Dirigere commissioni e vaglia ai Fratelli Treves, editori, in Milano.

Cordelia

PICCOLI EROI

***Libro per i ragazzi** con illustrazioni di* **Arnaldo Ferraguti**

28.ª Edizione

LIRE DUE. — *Un volume di 300 pagine.* — **LIRE DUE.**

Edizione in-8 grande con 36 incisioni di **A. Ferraguti: L. 4.**

Dirigere commissioni e vaglia ai Fratelli Treves, editori, Milano.

REMINISCENZE e FANTASIE DI ENRICO CASTELNUOVO

Una Lira. — Un volume in-16 di 390 pagine. — **Una Lira.**

Dirigere commissioni e vaglia ai Fratelli Treves, editori, in Milano.

FORZA E SALUTE

LA VITA PROLUNGATA

COL METODO

BROWN-SÉQUARD

DEL

DOTTOR L. H. GOIZET

Fondatore dell'INSTITUT SÉQUARDIEN

Versione italiana del Dottor RAFFAELE JONA

Rappresentante esclusivo per l'Italia

dell'INSTITUT SÉQUARDIEN DI PARIGI

UNA LIRA.

Dirigere commissioni e vaglia ai Fratelli Treves, editori, Milano.

Il Piacere romanzo di **GABRIELE D'ANNUNZIO.**

Sesta Edizione

Un vol. in-16 di 460 pag.: Lire Cinque.

Dirigere vaglia ai Fratelli Treves, Milano.

RECENTISSIMA PUBBLICAZIONE

ELOGIO DELLA VECCHIAIA

DI

PAOLO MANTEGAZZA

CAPITOLO I. La vecchiaia nel cuore e nel pensiero dell'uomo.
CAPITOLO II. L'amore nella vecchiaia.
CAPITOLO III. L'amicizia nel vecchio.
CAPITOLO IV. Il pensiero nella vecchiaia.
CAPITOLO V. I *due péchés mignons* della vecchiaia. La gola.
CAPITOLO VI. L'avarizia nel vecchio.
CAPITOLO VII. Le grandi virtù e le grandi gioie della vecchiaia. - Pazienza, indulgenza, *et similia* - Il sapiente scetticismo. - La rispettabilità.
CAPITOLO VIII. Le piccole gioie della vecchiaia.
CAPITOLO IX. Le memorie nel vecchio.
CAPITOLO X. La paura della morte.
CAPITOLO XI. Storia di due vecchi felici.
CAPITOLO XII. Il codice della vecchiaia. Igiene fisica. - Igiene morale.
CAPITOLO XIII. Il gerocomio.
APPENDICE. Il dialogo intorno alla vecchiaia, di MARCO TULLIO CICERONE.

Un volume di 316 pagine, edizione bijou: **Lire Quattro.**

Dirigere commissioni e vaglia ai Fratelli Treves, editori, in Milano.

Nuovo volume illustrato per la gioventù

STORIA D'UNA BAMBINA

DI

TITO BRUNA

Un volume in-8 di 190 pagine con 25 disegni di ALBERTO DELLA VALLE: **LIRE TRE.**

DIRIGERE COMMISSIONI E VAGLIA AI FRATELLI TREVES, EDITORI, MILANO, VIA PALERMO, 2.

Edm. De Amicis

CUORE

Libro per i Ragazzi

171.ª edizione

L. 2. - *In tela e oro:* **L. 3.**

Ediz. in-8 illustr. da 200 dis.

LIRE DIECI.

Dir. vaglia ai Fr. Treves, Milano.

Recentissima pubblicazione

GLI ATTENTATI

CONTRO

Sovrani, Principi, Presidenti e primi Ministri

NOTE CRONOLOGICHE

DI

E. SERNICOLI

IN APPENDICE AL SUO LIBRO

L'ANARCHIA E GLI ANARCHICI

UNA LIRA. - *Un volume in-16.* - **UNA LIRA.**

Il volume primo:	Il volume secondo:
LA PROPAGANDA DI FATTO sue origini e suo sviluppo costa **L. 3,50.**	**FISIOLOGIA DEGLI ANARCHICI** le nuove leggi e i rimedi costa **L. 3.**

L'opera completa in due volumi e appendice: **L. 7,50.**

Dirigere commissioni e vaglia ai Fratelli Treves, in Milano.

CESARE PASCARELLA

VILLA GLORIA

SONETTI

con prefazione di G. CARDUCCI

UNA LIRA

Dirig. vaglia ai Fr. Treves, Milano.

È USCITO

Mademoiselle Ixe

ROMANZO DI

LANOE FALCONER

SEGUÌTO DA

LA MANO DELLO SPETTRO

di **WILKIE COLLINS.**

Un volume in-16 di 276 pagine della "Biblioteca Amena" - **Una Lira.**

Dir. vaglia ai Fratelli Treves, Milano.

Nell'Affrica Italiana

IMPRESSIONI E RICORDI

DI

FERDINANDO MARTINI

Deputato al Parlamento e Membro della R. Commissione d'inchiesta nella Colonia Eritrea

I. Massaua. - II. Il campo della fame. - III. Visite e colloqui. - IV. Dogali. - V. Da Saati a Ghinda. - VI. Da Ghinda ad Asmara. - VII. Gli Ascari. - VIII. Il tribunale di Asmara. - IX. Case e banchetti. - X. Canti e donne. - XI. Sul Mareb. - XII. Bat Agos. - XIII. Gura e Saganéiti. - XIV. Nel paese dei Bogos. - XV. Cheren. - XVI. Fra i nomadi. - XVII. Sul piano di Damba - XVIII. Agordat. - XIX. Alì Nurin. - XX. Dal taccuino. - XXI. Nei Maria Neri. - XXII. Cammin facendo. - XXIII. Da Ghelеb al mare. - Appendice.

Con una grande **Carta della Colonia Eritrea**, dovuta al Regio Istituto Geografico Militare Italiano, sulla scala di $^1/_{400000}$, e la **Carta itineraria della Commissione d'inchiesta nei Bogos e verso il Sudan fra le tribù nomadi**.

LIRE QUATTRO.

DIRIGERE COMMISSIONI E VAGLIA AI FRATELLI TREVES, EDITORI IN MILANO, VIA PALERMO, 2.

Ranzini-Pallavicini Carlo, *Gerente.*